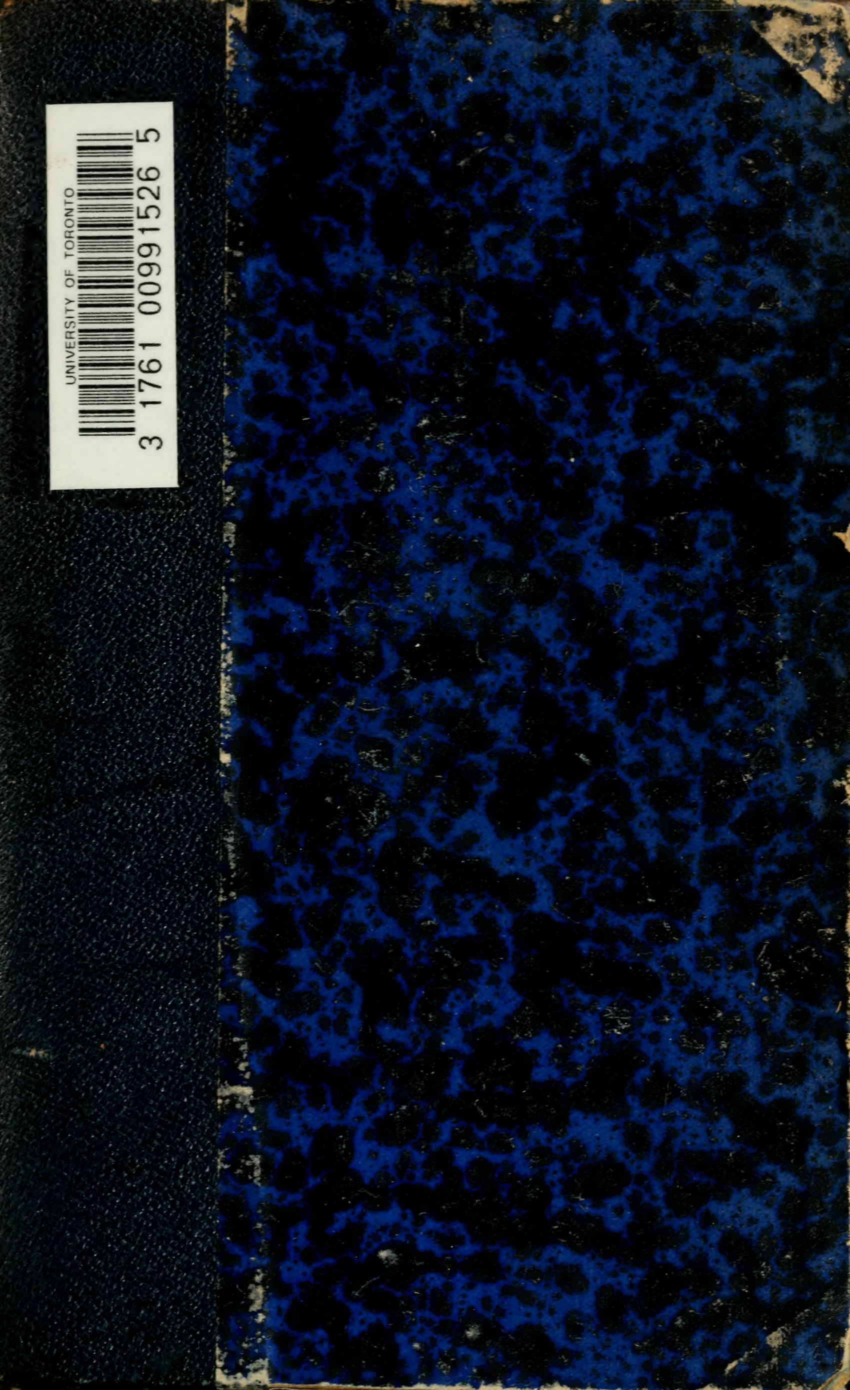

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00991526 5





AIMER

PAUL GÉRALDY

AIMER

PIÈCE EN TROIS ACTES

représentée pour la première fois
sur la scène de la Comédie Française,
le 5 Décembre 1921

PARIS
LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN, BOUTELLEAU ET Cie, ÉDITEURS
Place du Théâtre-Français

A GERMAINE LUBIN

Son mari

P. G.

Personnages

HÉLÈNE	Mme PIÉRAT.
HENRI	M. ALEXANDRE.
CHALLANGE.	M. JEAN HERVÉ.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Un salon. Porte ouverte sur un jardin français.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, puis HÉLÈNE

La pièce est vide. Henri entre, venant du jardin. Il a des lettres dans sa main.

HENRI, vers la pièce voisine.

Tu es là, Hélène ? (Il s'arrête sur le seuil de la porte La personne à qui il s'adresse, le spectateur ne peut ni la voir, ni l'entendre. Un temps.) Justement je te l'apportais. (Il va donner une partie des lettres qu'il a à la main à la personne qu'on ne voit pas. Il revient. Sur le seuil de la porte.) Non, pas grand'chose. (Il descend en ouvrant ses lettres. Élevant la voix.) Ah ! si ! Une lettre de maman !

HÉLÈNE

qu'on ne voit toujours pas, mais qui maintenant élève la voix.

De ta mère ? Comment va-t-elle ? (Henri, qui lit, ne répond pas. Elle apparaît alors dans le cadre de la porte.) Elle va bien ? (Elle s'approche d'Henri.) Je peux ?

HENRI

Bien sûr, bête !

HÉLÈNE

Tiens-toi droit.

Elle s'appuie à lui et lit la lettre en même temps que lui.

HENRI

Elle compte venir le mois prochain passer quelques jours avec nous...

HÉLÈNE

Laisse-moi donc lire ! (Un temps. Ils lisent. Il veut tourner la page.) Attends ! (Un temps.) Tourne ! (Il tourne la page. Ils se remettent à lire. Un temps. On les voit sourire en même temps, du même sourire, au même endroit. Elle quitte enfin l'épaule d'Henri. Ils se regardent tous les deux d'un air heureux et attendri.) Elle est gentille...

HENRI

Et toi, qu'est-ce qu'on t'écrit ?

HÉLÈNE

Rien. Marthe s'ennuie. Suzanne se plaint que l'air soit mou, cette saison.

HENRI

Toujours pas de nouvelle de ta sœur ?

HÉLÈNE

Tu sais bien que Jeanne n'écrit jamais.

HENRI

Invite-la à passer quelques jours avec nous, en même temps que maman.

HÉLÈNE

Tiens-toi droit !

HENRI, se redressant.

Tu m'ennuies, Hélène !... Dis ? Veux-tu faire venir ta sœur ?

HÉLÈNE

Oh ! moi, je veux bien.

HENRI

Enfin, veux-tu ?

HÉLÈNE

Mais si tu veux !

HENRI

Dieu, que je déteste ces réponses ! Tu n'as pas d'avis ?

HÉLÈNE

Ma foi, non ! Prends une décision. Moi je l'approuve d'avance.

HENRI

J'aimerais tellement mieux que tu m'en imposes une ! C'est ennuyeux de faire toujours ce que je veux. C'est vrai ! Ça m'est égal, à moi, de me faire plaisir ! J'aimerais beaucoup mieux te faire plaisir, à toi !

HÉLÈNE

Eh ! bien, invitons-la.

HENRI

Sais-tu de quoi tu as l'air, Hélène ? Tu as l'air d'une femme qui s'ennuie.

HÉLÈNE

Tu es stupide.

Elle l'embrasse.

HENRI

Ah ! Challange a téléphoné. Il montera te voir avant le dîner.

HÉLÈNE

Moi ? C'est moi qu'il veut voir ?

HENRI

Il l'a bien spécifié. Il voudrait nous avoir à dîner un de ces soirs... Je lui ai dit qu'il te trouverait à la fin de l'après-midi.

HÉLÈNE

Pourquoi lui as-tu dit cela ? Je n'ai aucun

besoin de voir Challange, moi ! Il est déjà venu avant-hier !

HENRI

Pardonne-moi. J'ai cru que ses visites te faisaient plaisir. Elles te faisaient plaisir jusqu'ici ?

HÉLÈNE

Oui. Mais pas trois fois par semaine. Je n'aime pas les gens qui s'imposent !

HENRI

J'ai toujours peur que tu ne t'ennuies. Une occasion s'est présentée d'une heure de distraction pour toi. Je l'ai saisie. Je ne pensais pas t'être désagréable... Mais chaque fois que tu passes une après-midi seule, tu es de mauvaise humeur, le soir... Si ! Je l'ai remarqué... Que deviennent tes voisines ? Mme Jouve ? Mme de Tancin ?

HÉLÈNE

Elles m'ennuient. Toutes les femmes m'ennuient.

HENRI

Je reconnais qu'il y a peu de femmes intéressantes. Mais, enfin, pour parler chiffons...

HÉLÈNE

Il est vrai que ce sujet me passionne !

HENRI

Non. Je ne peux pas te reprocher cela.

HÉLÈNE

Oh ! Il ne m'ennuie pas non plus ! Je ne me prétends pas détachée de ces questions. Elles ont leur place dans la vie. Mais rien ne m'écœure comme de parler robes avec les femmes. Tandis qu'avec un homme, avec toi, ça m'amuse.

HENRI

Tu me reproches pourtant de n'avoir aucun goût.

HÉLÈNE

Je tiens tout de même grand compte de tes observations.... Je vais te dire. Tu as du goût. Mais tu as le goût lent. Tu ne comprends jamais rien à mes robes nouvelles. Après, tu ne veux plus que je les quitte. Tu es comme les gens qui ne sont pas musiciens. Ils ne peuvent aimer que les rengaines.

HENRI

Je ne me sens en effet tranquille que devant ce que je connais. Par contre, accorde-moi que je ne me lasse pas facilement de ce que j'aime.

Il l'embrasse.

HÉLÈNE

Mais, moi-même, tu as mis du temps à me

comprendre. Les premières années de notre mariage, nous sommes-nous assez querellés !

HENRI

Tu voulais divorcer.

HÉLÈNE

Toi aussi.

HENRI

Tu étais tellement détestable ! Tu te cabrais toujours.

HÉLÈNE

Je défendais mes goûts, ma personnalité. Tu étais tellement tyrannique.

HENRI

Je t'aimais. Je n'admettais pas que tu ne fusses pas pareille à moi.

HÉLÈNE

Quelles scènes ! Tu te rappelles ? Quels orages ! Et nous avions pourtant fait un mariage d'amour.

HENRI

Mais c'est bien pour cela que nous nous demandions tant. Nous nous demandions tout.

HÉLÈNE

Un jour, tu as été si violent, si tragique, que j'ai cru que tu allais me frapper.

HENRI

J'avais trop d'éducation.

HÉLÈNE

Tu m'aurais battue, sans cela ?

HENRI

Moi ? Comme plâtre !

HÉLÈNE, *indignée.*

Oh !... (*Un temps.*) Tu ne regrettes jamais ce temps-là ?

HENRI

Ma foi, non.

HÉLÈNE

Il est vrai que c'était une assez triste époque. La maison était presque vide. Le jardin n'était qu'un fouillis sauvage...

HENRI

Tu détestais ce pays. Tu t'y sentais perdue.

HÉLÈNE

A présent, je n'en admets pas d'autre... Oui, c'est mieux à présent... Mais j'étais plus jolie.

HENRI

Tu n'as jamais été aussi bien qu'à présent.

HÉLÈNE

Tn ne dis pas ce que tu penses.

HENRI

Si. Ta beauté s'est épanouie. Elle a pris quelque chose d'ample, de plus complet... de plus conscient aussi.

HÉLÈNE, étonnée par le dernier mot.

Conscient ?... Dis donc, c'est un reproche ?

HENRI

Pas du tout. C'est tout naturel.

HÉLÈNE

Dire que j'aurai bientôt trente ans ! C'est affreux.

HENRI

Trente ans ? C'est le bel âge de la femme au contraire. Les certitudes, la plénitude, l'apogée.

HÉLÈNE

La fin de la jeunesse.

HENRI

Eh ! oui, la fin de la jeunesse !... De l'égoïste, inquiète et difficile jeunesse... Le commence-

ment de l'été, du riche et calme été... L'âge adulte du cœur!... Il ne faut jamais s'attrister sur le passé, quand ce passé a bien passé. Ce qui est désolant, ce sont les jours perdus. Les jours heureux ne sont jamais des jours perdus... Moi, ces dernières années, je sens qu'elles sont en moi pour toujours, que rien ne me les reprendra... Des jours moins heureux peuvent venir. Ils n'empêcheront pas ceux-ci d'avoir été... Vois-tu, quand on a été riche, vraiment riche, on peut être pauvre.

HÉLÈNE

Tu te sens riche?

HENRI

Moi? Oui, très riche.

HÉLÈNE

Tu es heureux?

HENRI

Pleinement heureux. Et toi?... Eh! bien, tu ne réponds pas?... Tu n'es pas heureuse?

HÉLÈNE

Mais si.

HENRI

Il te manque quelque chose?

HÉLÈNE

Oh! absolument rien. J'ai tout ce que je

pouvais désirer, et même davantage. Je t'ai... Quand je me compare aux autres femmes, elles me font toutes pitié.

HENRI

Si tu n'es pas heureuse, Hélène, je cesse d'être heureux à mon tour. Ton bonheur m'est indispensable.

HÉLÈNE

Mais je suis heureuse !

HENRI

Est-ce de moi que tu as à te plaindre ?

HÉLÈNE

Puisque je te dis que je suis heureuse !

HENRI

Tu ne m'aimes plus comme avant ?

HÉLÈNE

Oh ! Je ne t'aime plus, évidemment, de la même façon qu'autrefois. Mais ce n'est pas moins bien.

HENRI

Explique la différence.

HÉLÈNE

Autrefois, tu m'intimidais. Je me sentais une toute petite fille devant toi.

HENRI

Je ne l'aurais pas cru !

HÉLÈNE

Je me révoltais. Je te tenais tête. Mais je savais très bien que tu avais raison. Je t'adorais sous ma révolte.

HENRI

Tandis qu'à présent ?

HÉLÈNE

A présent, je t'approuve encore, et je ne me révolte plus. Mais tu ne m'intimides plus. Je te connais. Et puis, je me suis développée... Je continue à croire que tu m'es supérieur, mais je ne me sens plus... inférieure, comme avant. Je me sens... Tu vas te moquer de moi !

HENRI

Dis.

HÉLÈNE

Je me sens presque ton égale.

HENRI

Tu ne m'admires plus, quoi !

HÉLÈNE, lui souriant tendrement.

Non.

HENRI

Dame ! Tu me vois tous les jours ! Tu con-

nais mes petitesses à présent, mes manies... D'ailleurs, pourquoi m'admirerais-tu ? Je ne te suis pas supérieur. Il y a beaucoup de choses que tu comprends mieux que moi... Je crois que nous nous complétons.

HÉLÈNE

Est-ce que je suis très intelligente ?

HENRI

Tu es la femme la plus intelligente que je connaisse.

HÈLÈNE

Ça ne veut rien dire, ça. Je veux savoir. Est-ce que je suis très intelligente ?

HENRI

Tu ne te cultives pas assez. Tu ne lis pas assez. C'est dommage...

HÉLÈNE

Je sais. Mais dis !

HENRI

Eh ! bien, tu es... Oui, tu es très intelligente.

HÉLÈNE, joyeusement.

C'est vrai ?

HENRI

Oui.

HÉLÈNE

Je t'aime, tiens ! Je t'aime !... (Un instant songeuse.) Oui, c'était moins bien autrefois... C'était triste... On n'aimait pas l'autre.

HENRI, un peu assombri.

Mais... je pense à ce que tu me disais tout à l'heure... Tu n'as tout de même pas l'impression que je... dégringole ?

HÉLÈNE

Tu es fou !

HENRI

Dis-moi comment tu m'aimes depuis que tu ne m'admires plus ?

HÉLÈNE

Eh ! bien, tu m'es indispensable. Je ne conçois pas la vie sans toi. J'ai toujours besoin de tout te dire. Si j'ai une émotion et si tu n'es pas là pour la partager avec moi, elle est incomplète, indécise. Avec toi, toutes mes sensations sont certaines, définies. J'ai besoin que tu sois là pour vérifier mon cœur... (Il l'embrasse sur les cheveux, dévotement.) Tu es mon grand ami.

HENRI, comme réveillé brusquement:

Ton ami ?

HÉLÈNE

Oui. Qu'est-ce que tu as ?

HENRI

Je n'aime pas ce mot-là... Je ne suis vraiment que ton ami ?

HÉLÈNE

Mais oui ! L'ami intellectuel, moral... Enfin l'ami, mon ami. Qu'est-ce qui te choque ?

HENRI, *la prenant dans ses bras.*

Je ne suis pas encore autre chose ?

HÉLÈNE

Oh ! c'est fini, ce temps-là, voyons ! Nous nous connaissons trop !

HENRI, *changeant de visage.*

Ah !

HÉLÈNE

Bête ! Je te taquine !

HENRI, *gravement, réfléchissant.*

Je suis peut-être trop austère... Tu trouves peut-être notre vie trop égale, trop monotone. Nous voyons peu d'amis, toujours les mêmes...

HÉLÈNE

Tu crois que j'ai des goûts mondains ?

HENRI

J'ai toujours prétendu qu'il fallait se borner, s'entourer de frontières, qu'on ne connaît ja-

mais assez ce qu'on connaît, qu'on peut toujours aimer davantage ce qu'on aime... Mais enfin...

HÉLÈNE

Je connais tes idées. Tu sais bien que j'ai les mêmes.

HENRI

En es-tu sûre? Je mets toujours tant d'obstination à te convaincre! Peut-être as-tu fini par te croire convaincue, par fatigue... Tu viens de parler de tes trente ans, comme si tu trouvais que ta vie n'est pas suffisamment remplie.

HÉLÈNE

Je plaisantais.

HENRI

Beaucoup de gens ont un avis différent du mien. Regarde autour de nous. Que de cœurs insatisfaits, impatients de recommencer leur existence! Que d'adultères! Que de divorces!

HÉLÈNE

Tu penses à cette pauvre Antoinette? Elle, elle a une raison. Son mari ne l'aimait guère.

HENRI

Elle ne l'aimait guère non plus.

HÉLÈNE

Elle l'avait aimé autrefois.

HENRI

Il l'avait adorée jeune fille... La vérité, c'est qu'ils n'ont su, ni l'un ni l'autre, entretenir leur amour, pourtant très ardent, et l'acclimater dans la vie. Le mariage, c'est difficile! C'est tout un art.... S'aimer d'avance, parbleu, c'est simple! On ne se connaît pas. Le problème c'est de s'aimer quand on se connaît. Alors, plus de masque! Plus de tricherie! L'amour qu'on exige de l'autre, il faut le mériter.... Antoinette croit que l'amour et le bonheur sont loin, on ne sait où, ailleurs... qu'il faut courir pour les atteindre... Les voyageurs qui ont connu les plus merveilleux coins du monde préfèrent toujours leur ciel natal.

HÉLÈNE

Pourquoi me répéter tout cela? J'ai toujours été de cet avis.

HENRI

Je parle à l'âme insatisfaite.

HÉLÈNE

Quelle heure est-il?

HENRI

Regardez-moi un peu dans les yeux... Vous êtes lasse?

HÉLÈNE

De quoi donc ?

HENRI

De nous.

HÉLÈNE, tendrement.

Mon vieux ! (Ils s'étreignent. Au bout d'un moment.) Quelle idée d'avoir dit à ce Challange de venir !

HENRI

Allons ! Bon !

HÉLÈNE

Je le trouve obsédant, moi, ce monsieur !

HENRI

Nous lui avons fait mille avances.

HÉLÈNE

Beaucoup trop. Tu n'as pas de mesure Lorsque quelqu'un te plaît, tu ne peux plus te passer de lui.

HENRI

Les gens de sa valeur ne sont pas si fréquents !

HÉLÈNE

Il a vraiment tant de valeur ?

HENRI

Il manque un peu de profondeur, comme la

plupart des hommes d'action. Mais il est prodigieux d'audace, de décision. C'est un chef. Ce n'est pas douteux.

HÉLÈNE

Mais il a trop l'air de le savoir. Les gens qui ont tant de confiance en eux risquent fort de se casser les reins.

HENRI

Mais quelle sévérité pour Challange tout à coup !

HÉLÈNE

Il m'ennuie à la fin avec son assurance et cette façon définitive de juger les choses et les gens... Tu es trop modeste avec lui. L'autre jour, je vous écoutais discuter tous les deux. Il avait l'air de te dominer. Pourtant, je suis certaine que tu avais raison.

HENRI

Son argumentation n'était pas sans valeur.

HÉLÈNE

N'importe ! Je ne veux pas que tu aies l'air de capituler devant lui !

HENRI

Je n'ai nullement capitulé.

HÉLÈNE

Je veux que tu sois toujours le plus fort !

HENRI

Orgueilleuse!

HÉLÈNE

Oui. Très orgueilleuse... J'ai bien envie d'avoir la migraine, moi, ce soir.

HENRI

Tu ne peux pas faire ça! Je me montrerai moins empressé, à l'avenir, si tu le désires, avec Challange. Mais aujourd'hui, puisque je lui ai dit de monter...

HÉLÈNE

Pourtant, si j'avais la migraine?

HENRI

Ne fais pas l'enfant. Ça ne te va pas.

HÉLÈNE

Et si j'avais une raison, moi, pour ne pas le recevoir!

HENRI

Si tu avais une raison, tu me la dirais.

HÉLÈNE

J'ai une raison.

HENRI

Voyons?

HÉLÈNE

Challange me fait la cour.

HENRI

Je le sais bien.

HÉLÈNE, très étonnée.

Comment ? Tu t'en es aperçu ?

HENRI

Evidemment, je m'en suis aperçu.

HÉLÈNE

Non ! C'est vrai ? Mais... à quoi t'en es-tu aperçu ?

HENRI

Et toi ?

HÉLÈNE

Oh ! ça, c'est extraordinaire !... Et quand ça a-t-il commencé ?

HENRI

Il y a un mois, dès qu'il est arrivé ici, la première fois qu'il a dîné à la maison.

HÉLÈNE

Ce soir-là, c'était très peu de chose.

HENRI

Oui, un rien d'excessif dans l'amabilité, quelques sourires...

HÉLÈNE

Tu as vu ça?

HENRI

Comme je te vois. La semaine suivante, chez les Tancin, une nuance de plus, des prévenances plus marquées...

HÉLÈNE, intéressée, amusée.

Mais comment as-tu pu voir ça?

HENRI

Enfin, avant-hier, ici, tout un petit jeu d'attitudes, une voix un peu spéciale pour s'adresser à toi, une certaine éloquence aussi, et surtout la façon dont il t'a dit au revoir.

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Et alors, qu'est-ce que tu en penses?

HENRI

Et toi?

HÉLÈNE

Moi?... Je ne peux pas empêcher cela.

HENRI, très doucement.

Tu l'aurais empêché si tu l'avais voulu.

HÉLÈNE

Je me demande comment, par exemple!

HENRI

Tu es très belle... Mais si, Hélène, tu es très belle. Et tu le sais bien ! Cependant, jusqu'ici, les hommes les moins timides s'étaient toujours montrés parfaitement réservés devant toi.

HÉLÈNE

Je ne leur plaisais peut-être pas.

HENRI

Tu leur plaisais. Mais jusqu'ici, il y avait dans ton attitude quelque chose de si pur, de si parfaitement net, que chacun comprenait tout de suite l'inconvenance, l'inutilité d'une tentative.

HÉLÈNE

Alors, je ne suis plus pure ? Je ne suis plus nette ?

HENRI

Tu l'es, mais avec moins de rigueur... Tu as été un peu coquette avec Challange.

HÉLÈNE

Tu t'en es aperçu aussi !... Eh ! bien, oui, j'ai été un peu coquette, c'est vrai. Je vais t'expliquer. Je voulais savoir. Tu me dis toujours que je suis belle, et dans les salons cependant c'est toujours aux autres femmes que vont les compliments.

HENRI

Les compliments des hommes cachent toujours une vague intention d'offensive. Les hommes les plus hardis ne s'attaquent qu'à des femmes qu'ils soupçonnent vulnérables.

HÉLÈNE

Allons! les hommes n'ont pas toujours cette arrière-pensée !

HENRI

Mais si, Hélène !

HÉLÈNE

Enfin, Challange est le premier homme qui m'ait laissé entendre... — oh ! avec discrétion ! c'est un homme bien élevé... — que je l'intéressais, qu'il avait du plaisir à parler avec moi. D'abord, j'ai cru que je me trompais. Tu m'avais dit que c'était un homme supérieur. J'ai pensé : pourquoi un tel homme s'occuperait-il de moi ?

HENRI

Quelle modestie !

HÉLÈNE

Oh ! tu ne me crois pas ?

HENRI

Si ! Je te crois.

HÉLÈNE

Je voyais qu'il était extrêmement aimable. Et puis, je rencontrais à tous moments son regard. Et il manœuvrait de façon à se trouver toujours à côté de moi... Mais, sincèrement, je n'étais pas sûre... Alors, j'ai... j'ai voulu savoir. Tu comprends ?

HENRI

Es-tu assez enfant tout de même ! Je ne m'habitue pas, je t'assure, à ce que la femme que tu es, si forte, si courageuse, et dont l'intelligence m'étonne à chaque instant, puisse être quelquefois enfant à ce point-là !

HÉLÈNE, tendrement.

Tu n'es pas fâché ?

HENRI

Non, mais tu vois comme il est dangereux de jouer avec ces sortes de choses, et comme une petite imprudence peut créer des situations qui deviendraient vite intolérables ! Tu sens toi-même, puisque tu regrettes que j'aie dit à Challange de venir, quelle atmosphère lourde et gênante ton étourderie a créée... Tu ne sens pas comme c'est humiliant qu'un homme, pour t'avoir approchée, ait pu concevoir une espérance, croire à une possibilité...

HÉLÈNE

Oh !

HENRI

Et n'être pas immédiatement confondu ! C'est humiliant pour toi. C'est humiliant pour moi... C'est triste.

HÉLÈNE

Il est évident que j'ai eu tort. Je n'ai pas réfléchi. Mais toi, je ne te comprends pas. Comment, ayant senti tout cela, ne m'en as-tu rien dit ?

HENRI

J'attendais que tu m'en parles !

HÉLÈNE

Et comment as-tu pu, connaissant l'attitude de Challange, continuer à le recevoir ? Bien plus, l'engager à venir ?

HENRI

Parce que je n'admets pas que Challange soit un danger ! Je n'allais pas lui donner à penser que j'avais peur, que je te croyais à la merci d'un séducteur un peu adroit !

HÉLÈNE

Moi, il me semble qu'à ta place, j'aurais trouvé le moyen de lui faire comprendre...

HENRI

Ce soin-là te regardait seule.

HÉLÈNE

Tu es mon mari.

HENRI

Et alors ?

HÉLÈNE

C'est ton rôle de me défendre, enfin !

HENRI

Tu n'es pas assez grande pour te défendre toi-même ?... Allons ! (Il soulève les épaules.) D'ailleurs, je te connais. Je suis certain que si j'étais intervenu, ton orgueil se serait cabré. Il aurait eu raison. On ne monte pas la garde autour d'une femme comme toi ! (S'animant.) Intervenir ! Arguer, à propos de toi, de je ne sais quel droit révoltant de geôlier, de propriétaire ! Tu admettrais que j'attribue au mot « mari » un sens si primitif, si grossier ! Non, Hélène. Il n'y a, en matière d'amour, ni droits, ni traités, ni contrats. Il y a l'amour. Ma façon de veiller sur toi et de me défendre des autres, c'est de me faire préférer aux autres... Je m'étonne que tu aies là-dessus un avis différent du mien.

HÉLÈNE, un peu décontenancée.

Mais quelle profession de foi ! Qu'est-ce que tu vas chercher ?

HENRI

Te défendre ! Mais, ma petite, si je pensais qu'il fût besoin de te défendre, si je cessais de croire que je suis tout pour toi, je ne pourrais plus vivre avec toi !

HÉLÈNE

Nous divorcerions ?

HENRI

Parfaitement.

HÉLÈNE

Tu parles sérieusement ?

HENRI

Très sérieusement, Hélène. Nous avons perdu notre enfant. Rien ne nous lie plus que nous-mêmes. Si tu ne m'aimais plus, quelle raison aurions-nous de continuer à vivre ensemble ?

HÉLÈNE

Non, mais, vraiment... Regarde-moi... Tu peux penser à de pareilles choses ?

HENRI

Tous les bonheurs sont périssables !

HÉLÈNE

Tais-toi, je t'en prie! Tu finirais par me faire croire que j'ai commis un crime! Sois tranquille! Cette histoire ridicule est finie, bien finie. Je remettrai Challange à sa place dès ce soir. Je ne veux pas avoir de scènes avec toi à cause de ce monsieur! Il ne m'intéresse pas, ce monsieur! Je vais le prier de rester chez lui, dorénavant.

HENRI

Non! Non! Cette fois, tu vas trop loin. Il n'est pas nécessaire de lui fermer ta porte. Il n'y a pas de raison. Il n'a aucun tort, lui. Il a joué son rôle d'homme. Il t'a trouvée intéressante. Ce n'est pas moi qui m'en étonnerai. Il te l'a fait sentir plus qu'il n'aurait fallu. C'est ta faute. Ce n'est pas la sienne... Tu changeras simplement d'attitude envers lui. Il comprendra qu'il s'est trompé. Et voilà tout!... Tu te rends compte, je pense, des inconvénients qu'aurait une intervention brutale. Les rapports avec lui deviendraient impossibles. Or, il se fixe dans ce pays. Il est maintenant notre voisin pour des années...

HÉLÈNE

Alors, le voilà attaché à nous pour toute notre vie?

HENRI

C'est très vraisemblable.

HÉLÈNE

C'est gai!... Si je ne voulais plus le voir, je ne le pourrais pas?

HENRI

Pourquoi ne voudrais-tu plus le voir? Quand tu auras changé de façons avec lui, nos relations redeviendront ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire parfaitement agréables.

HÉLÈNE

Et s'il ne change pas de façons, lui?

HENRI

Tu l'en feras changer. Cela ne m'inquiète pas.

HÉLÈNE

Tu crois que c'est si facile?

HENRI

Une femme confond un homme et le rend ridicule avec un sourire.

HÉLÈNE

Cela dépend.

HENRI

Oui, de la femme!

HÉLÈNE

Enfin, s'il m'aimait cependant ?

HENRI, s'énervant un peu.

Qu'est-ce que cela veut dire : « s'il t'aimait » ? Te connaît-il ? Qu'est-ce qu'il sait de toi ? Que tu es belle ? Et qu'il serait très agréable, évidemment, d'approcher ta beauté de plus près ! (Mouvement d'Hélène.) A toi de lui montrer que l'amour, pour une femme comme toi, a un autre sens, plus élevé... Entre les gens comme lui et les gens comme nous, il y a un vieux malentendu. Ces célibataires ne se doutent pas de ce que c'est que le mariage ! Ils ont du couple conjugal une idée un peu... littéraire... Tu le détromperas. Tu lui montreras qui tu es, et ce que nous sommes. Il n'est pas bête. Il comprendra.

HÉLÈNE, après un temps.

Tu crois que si j'avais été plus froide au début avec lui, il aurait été moins aimable ?

HENRI

Je n'en sais rien. Et cela m'est tout à fait égal. Ce qui est fait est fait. Regretter, c'est du temps perdu.

HÉLÈNE

Tu m'en veux, hein ?

HENRI

Mais non... Mais non...

HÉLÈNE, *sur sa poitrine.*

Je ne suis pas une malhonnête femme, dis ?

HENRI

Non, bête.

HÉLÈNE

Regarde-moi.

HENRI

Voilà.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que tu penses de moi ?

HENRI

Il lui prend la tête dans ses mains et il la regarde longuement, amoureusement.

Je t'aime.

HÉLÈNE

Oui, mais... qu'est-ce que tu penses de moi ?

HENRI

Je t'ai répondu ! Je t'aime, cela veut dire pour moi : je t'admire, je suis fier de toi, j'ai en toi une confiance absolue.

HÉLÈNE, *joyeusement.*

C'est vrai ?

HENRI

Dame!

HÉLÈNE

Je t'adore, tiens !... Quel soulagement d'avoir parlé, de t'avoir dit ! C'est vrai. J'avais une oppression. C'est fini à présent. Je me sens plus légère... (Elle s'assied sur ses genoux.) C'était une stupidité. Je ne sais pas ce qui m'avait prise. (Il lui sourit.) Si tu savais comme ils comptent peu pour moi, les autres ! Va, tu peux être bien tranquille ! Je t'aime au delà de tout, par dessus tout !... Mon vieux !

HENRI

Ce n'est pas une raison pour pleurer...

HÉLÈNE, elle se détourne et s'essuie les yeux.

Je ne pleure pas !... (Elle rit.) Crois-tu que c'est bête !

HENRI, regardant vers le parc.

Attention... Essuie tes yeux... Je vous laisserai, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Non ! Non ! Je t'en prie ! Reste avec moi !

HENRI

Ce n'est pas moi qu'il vient voir.

HÉLÈNE

Raison de plus !

HENRI

Ton attitude sera bien plus significative si je ne suis pas là. (Il s'avance sur la terrasse. On le voit faire un geste d'accueil à quelqu'un.) Bonjour, mon cher.

SCÈNE II

HÉLÈNE, HENRI, CHALLANGE

CHALLANGE, entrant.

Bonjour, Madame !

HÉLÈNE, froidement.

Bonjour, Challange.

CHALLANGE

Quelle jolie maison vous avez !

HÉLÈNE

Je vous avoue que c'est tout à fait mon avis. Je peux le dire. Je n'y suis pour rien. C'est mon mari qui a tout fait.

CHALLANGE

Je sais qu'il a un goût exquis... (Il regarde le paysage par la porte restée ouverte.) Est-ce tendre cette ligne d'horizon ! Est-ce assez candide, assez pur !

HENRI

Il le prend par le bras et le mène amicalement jusqu'au seuil.

Mais voyez comme, dans cette mollesse, les

verticales des peupliers mettent juste l'accent nécessaire.

CHALLANGE

Vous êtes merveilleusement placés.

HENRI

Henri IV appelait cet endroit : « la plus belle lieue de son royaume de France »... Il y a ici beaucoup d'eau. C'est ce qui nous vaut ces beaux arbres.

HÉLÈNE

Ce que mon mari ne vous dit pas, c'est que ce domaine est son ouvrage. C'est lui qui a creusé l'étang. C'est lui qui a voulu ici cette nappe de rhododendrons...

CHALLANGE

Quoi ! Tout cela est artificiel ?

HENRI

Non, car je n'ai nullement contrarié la nature. C'est au contraire la nature même que j'ai aidée à s'épanouir, à mesure que toutes ses beautés se révélaient à mes ferveurs et à mes patiences d'amoureux.

CHALLANGE

On dit que ce pays n'a pas de secrets pour vous.

HENRI

On ne connaît jamais tout à fait un pays. Je tâche de connaître le mien... le mieux possible... Il n'y a que la connaissance qui justifie la possession... Si les paysans me pardonnent cette terre de luxe et cette espèce de seigneurie qu'elle me confère, c'est que je passe pour l'homme d'ici qui connaît le mieux la région. On vient me consulter d'assez loin. J'en suis fier... Si d'ailleurs cette terre me donne tant de joie, c'est que je l'ai beaucoup regardée.

CHALLANGE

Vous aussi, vous aimez beaucoup ce pays, Madame?

HÉLÈNE

Moi? Je ne peux plus vivre ailleurs. Je voudrais y passer toute l'année!... Je n'aime plus Paris. Le monde m'est devenu odieux. Ici, j'ai mon mari tout à moi. Nous sommes seuls.

Elle est allée s'appuyer à l'épaule d'Henri.

CHALLANGE

Pourtant, l'hiver!

HÉLÈNE

L'hiver? Mais, c'est charmant, l'hiver! Dehors,

ce grand paysage nu. A la maison, les feux de brandes...

HENRI

Prenez garde, mon cher! Ma femme va vous refaire un éloge de Chanteloup... Je vous laisse aux prises avec elle.

HÉLÈNE

Tu vas revenir?

HENRI

Dans un instant... J'ai un mot à dire à Gonthier.

Il sort.

SCÈNE III

HÉLÈNE, CHALLANGE

HÉLÈNE

Vraiment, monsieur Challange, vous me gâtez! J'ai déjà eu, cette semaine-ci, le plaisir de votre visite. Je ne m'attendais pas si tôt...

CHALLANGE

Je sais, Madame, que je fronde tous les usages. Si vous me trouviez importun autant que je me trouve indiscret, je serais un homme bien malheureux. Du moins, je ne viens pas

ce soir sans un prétexte. Votre mari a dû vous le dire.

HÉLÈNE

Voyons ?... Je ne me rappelle pas.

CHALLANGE

Oh ! tout simplement, voulez-vous me faire l'honneur de dîner chez moi après-demain ? Votre mari, à qui j'ai posé la question, m'a renvoyé à vous.

HÉLÈNE

Alors, non... puisque c'est à moi de vous répondre. Je suis un peu lasse en ce moment. J'ai besoin de repos, de calme.

CHALLANGE

Allons ! J'ai mal choisi mon jour. Excusez-moi... Je partirais bien malheureux si je n'emportais avec moi une si admirable image, qui me distraira de mes remords, et de mes regrets... Comme c'est joli, cette robe, Madame !

HÉLÈNE, glacée.

Vous êtes bien aimable !

CHALLANGE

Il y a toujours un art étonnant dans vos robes qui savent pourtant rester si simples ! Elles vous ressemblent. Elles ont de vous ce

mélange de raffinement et d'exquise simplicité...

HÉLÈNE

De grâce, Monsieur, épargnez-moi vos compliments! Vous me faites trop de compliments.

CHALLANGE

Je dis simplement ce que je pense.

HÉLÈNE

Alors, vous êtes trop aimable!

CHALLANGE

Et vous n'aimez que la mesure! Pas trop de sorties, pas trop de compliments, pas trop de sincérité... Madame, vous me faites penser à ces beaux parcs à la française où tout est aligné, contenu, policé, où il n'est laissé aucune marge pour le débordement des sèves, où la nature doit obéir, se plier à des disciplines.

HÉLÈNE

C'est une critique?

CHALLANGE

Vous me défendez les compliments!

HÉLÈNE

Vous, vous préférez les forêts?

CHALLANGE

Pas vous ?

HÉLÈNE

J'ai horreur des fourrés où l'on déchire sa robe, de toute cette ombre où l'on étouffe, des chemins qui tournent sans cesse et dont on ne voit pas où ils mènent, des sols où on n'avance pas droit !

CHALLANGE

Mais c'est dans les jardins, Madame, qu'on tourne en rond ! (Un temps. Ils se regardent.) Je vous laisse.

HÉLÈNE

Je vous retiendrais si je ne savais que le temps d'un homme comme vous est précieux. Je m'en voudrais de vous le faire perdre.

CHALLANGE

Puisque je vous dis que je vous laisse, pourquoi voulez-vous avoir l'air de me renvoyer ? Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? Votre ton est tout agressif... Vous ai-je déplu ?

HÉLÈNE

Eh ! bien... oui, s'il faut être franche... J'étais contente de vous connaître. Dès que vous êtes rentré en France, mon mari m'a parlé de vous dans des termes qu'il emploie

rarement. Les opinions de mon mari deviennent facilement les miennes. J'ai partagé tout de suite toute son admiration. Je vous ai témoigné très franchement mon plaisir... Eh! bien, je ne trouve pas qu'à une sympathie si sincère, vous ayez répondu loyalement... Tenez, disons, si vous voulez, que vous avez tenté d'établir entre nous cette sorte de rapports coquets qui sont les rapports ordinaires des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Oh! c'est peu de chose, je vous l'accorde! C'est trop pourtant.

CHALLANGE

Eh! bien, Madame, sur cette attitude que vous jugez si sévèrement tout à coup, je vais, si vous le permettez, m'expliquer...

HÉLÈNE

Inutile! Je ne veux pas discuter cette question avec vous. Mon changement vous a surpris. Vous m'en avez demandé les raisons. Je vous les ai données. C'est tout.

CHALLANGE

Permettez-moi de vous...

HÉLÈNE

Non! Si je me suis trompée, tant mieux! Il va vous être facile de me le prouver. Alors, mon mari et moi, nous serons très heureux de

vous recevoir et de vous témoigner notre estime... (Un temps.) Voyons ! Sommes-nous amis ?... (Il ne répond pas.) Mais si ! Nous sommes amis !

CHALLANGE

Soit !

HÉLÈNE

Il ne s'agit que de s'entendre !... (Aimablement. Asseyez-vous... (Il hésite.) Asseyez-vous ! (Il le fait.) Quelle belle journée !

CHALLANGE, sombre.

Oui... qui s'en va !... C'est lugubre, ces belles journées qui tombent ainsi, qui disparaissent... Tout ce beau temps perdu !

HÉLÈNE

Non, pas perdu. Des jours heureux ne sont jamais des jours perdus.

CHALLANGE

C'est vrai. Vous êtes heureuse !

HÉLÈNE

Oh ! parfaitement heureuse !

CHALLANGE

Vous êtes si raisonnable !... Vous ne demandez au temps que de vous conserver ce

qu'il vous a donné ! Vous appelez bonheur l'absence de maux !

HÉLÈNE

Vous vous trompez. J'appelle bonheur le bonheur.

CHALLANGE

Ne rien désirer, ce n'est pas vivre.

HÉLÈNE

Désirer, ce n'est pas être heureux... Je suis heureuse. Je ne regrette pas ces jours qui passent en me laissant un souvenir parfait. Nous en parlions avec mon mari tout à l'heure... C'est doux de vieillir quand on se dit qu'on n'a pas perdu sa jeunesse, quand on a derrière soi ce trésor du souvenir auquel chaque jour ajoute encore...

CHALLANGE

Le souvenir !

HÉLÈNE

Pourquoi cette moue ?

CHALLANGE

Ce n'est pas sain, le souvenir ! Le passé, moi, je le déteste ! C'est au point que je ne garde aucun papier, aucune lettre. Pas d'archives ! Je supprime les vestiges de ma vie, ceux des

moments heureux ou flatteurs comme les autres. L'avenir me pourvoira, je pense, de meilleurs éléments de plaisir ou de fierté... Nous ne sommes que trop enclins à nous retourner en arrière et à marcher à reculons. Ne flattons pas cet instinct-là ! Notre mémoire ne garde déjà que trop d'images, et le sillage que nous laissons derrière nous n'est que trop profond. Il ne faut pas rester penché sur un sillage. C'est en avant qu'il faut se tenir, debout, à la proue du bateau !

HÉLÈNE

Il viendra cependant un jour où nos souvenirs seront notre seule richesse.

CHALLANGE

Alors il sera temps d'en faire le compte. Jusque-là, il ne faut qu'en amasser le plus possible et vivre avec intensité, sans perdre de temps... La vie passe !... Vous ne sentez pas comme les jours glissent et se perdent les uns dans les autres ?... Je me vois encore arrivant ici pour la première fois, demandant ma route, me trompant, ne trouvant pas votre portail... Je me rappelle le premier aspect de votre maison, dans les arbres, si différent de l'aspect d'aujourd'hui, l'œil dont je regardais ces choses... Et puis, votre arrivée... Vous veniez de la roseraie .. Vous aviez dans les mains une

corbeille... Mais c'était à l'instant ! Mais c'était tout à l'heure !... Et il y a un mois... Un mois ! Y songez-vous ?

HÉLÈNE

C'est vrai... Cela fait un mois.

CHALLANGE

Songez-vous à ce qu'elle emporte encore, cette journée-ci qui glisse, qui fuit, comme une voleuse ! Songez-vous que nous ne vivons qu'une fois, et que le champ se réduit sans cesse de nos possibilités !... Déjà, tout ce que nous n'aurons plus ! Vous ne sentez pas, en avançant vers la vie, tout ce que la vie nous retire ? Quand on est extrêmement jeune, on croit que tout sera toujours possible. Mais déjà, que de restrictions ! Que de barrières ! Moi, je me désespère sans cesse de tout ce que je n'aurai pas ! Je ne serai pas marin. Je ne serai pas savant. Je ne serai pas artiste... Trop tard ! Défendu, tout cela ! Impossible !... Je pense à tout ce que sont les autres... C'est affreux tous ces autres ! N'être que soi, Madame, quand il y a tous les autres !... Il me semble que chaque jour on abdique un nouveau pouvoir !... Ah ! chaque seconde est précieuse ! La vie entière n'est qu'un moment !

HÉLÈNE

Oui, un moment... Nous le savons bien,

nous, les femmes, pour qui ce moment est encore deux fois plus rapide que pour vous!... C'est pourquoi, ce moment, il faut le vivre avec douceur, avec calme, profondément. La vie est à peine assez grande pour contenir un seul bonheur. Ce sont ceux qui veulent tout saisir qui n'auront rien eu à la fin... Il faut étreindre avec passion une seule chose, et prendre bien garde de ne pas la laisser tomber.

CHALLANGE

Une seule chose? C'est bien grave! La fatigue peut venir.

HÉLÈNE

On ne se fatigue jamais de ce qui est vraiment bien... Tenez, cette vue, je la regarde tous les matins, de ma chambre, depuis des années, et tous les matins, cependant, elle me ravit, elle m'étonne. Tous les matins, je songe devant elle : « Quelle merveille ! » Elle est toujours nouvelle pour moi. On n'épuise pas un vrai bonheur. Tous les bonheurs y sont contenus. Dans un être qu'on aime, il y a tous les êtres. Le monde tient dans un jardin.

CHALLANGE

Non! Non! Les êtres sont divers! Les pays sont divers! C'est un crime de réduire le monde à la pauvre mesure humaine!

HÉLÈNE

Mais si l'on ne sait pas se borner, comment réaliser jamais quelque chose de parfait ?

CHALLANGE

Ah ! oui, la perfection !

HÉLÈNE

Sans doute !

CHALLANGE

Mais la perfection, c'est un mur ! Que ferez-vous après que vous l'aurez atteinte ? Vous la goûterez, et puis vous la goûterez encore, aujourd'hui, demain, tous les jours !... Un but qu'on ne renouvelle pas, c'est une borne. Il y a d'autres buts, après le but atteint, et cent mille perfections, après la perfection ! Vous n'avez jamais entendu se révolter en vous les autres femmes possibles que vous étouffez au fond de vous, qui vous éblouiraient peut-être si vous leur permettiez de vivre !... Une autre femme ! Y pensez-vous ? Vous n'êtes qu'une parcelle de vous-même ! Autre chose ! Sentez-vous la magie de ce mot ? Devenir, dans d'autres décors, et parmi de nouveaux visages, un autre soi ! Ah ! ce que vous avez est parfait, je le sais ! Elle est parfaite, votre Charente avec son passé de châteaux. Il est parfait votre domaine embelli par la patience et la foi de votre mari ! Elle est

parfaite votre maison, parfaite de proportions, de couleurs, d'arrangement ! Il est parfait, ce paysage !... Mais il y a Candie ! Mais il y a Colombo !... Mais, Madame, il y a le monde !

HÉLÈNE

Taisez-vous ! Vous m'étourdissez !... Autre chose ? Une autre personne ?... Non ! Non ! C'est effrayant !... Le monde ? Mais ce n'est qu'un mirage ! Mais oui ! Romantique que vous êtes ! Vous croyez que vous me troublerez ? Non ! Non ! Et je vais vous répondre ! Les voyageurs qui ont connu les plus merveilleux coins du monde préfèrent toujours leur ciel natal !

CHALLANGE

Ils le disent, mais ce n'est pas vrai ! Là-dessus, vous pouvez me croire ! Le village natal ? Mais il nous brûle les pieds ! Nous n'y touchons que pour y puiser plus d'ardeur pour d'autres départs... Comment, d'ailleurs, aimer un sol où le hasard nous a fait naître, que nous n'avons pas même choisi !

HÉLÈNE

Mais cette Charente, je l'ai choisie ! Mon mari l'a choisie, ce qui revient au même !

CHALLANGE

Vous êtes sûre que cela revient au même ?

HÉLÈNE

Naturellement ! J'ai les même goûts que mon mari ! Si j'ai épousé mon mari, c'est que j'avais les mêmes goûts que lui !

CHALLANGE

Vous vous êtes mariée à quel âge ?

HÉLÈNE

A vingt ans.

CHALLANGE

Et vous croyez qu'on sait ce qu'on aime à vingt ans !... Vous avez adopté ses goûts, parce qu'il était là, parce qu'il y a chez la femme un besoin de croire, d'accepter. Vous avez écouté parler l'homme auprès duquel le hasard vous avait conduite.

HÉLÈNE

Prenez garde ! N'oubliez pas nos conventions ! Sachez d'ailleurs que je me suis mariée par amour, que j'ai fait un mariage d'amour !

CHALLANGE

Mais qu'est-ce que c'est que l'amour d'une jeune fille de vingt ans ! Pensez-vous vraiment qu'une jeune fille sache ce qu'elle est et ce qu'elle donne !... Je me demande comment un amour de jeune fille peut contenter l'orgueil d'un homme ! Moi, je n'aurais jamais pu épouser

une jeune fille, me passionner pour l'inconnu de cet être obscur, incomplet. C'est le second amour qui compte chez une femme! Celui-là est une élection, le choix conscient d'un être arrivé à lui-même, qui sait ce qu'il vaut, ce qu'il veut! Une femme se donne quand elle se donne! Mais une jeune fille est toujours prise!

HÉLÈNE

Assez! C'est grossier ce que vous dites! C'est grossier et c'est faux!... Vous me blessez!... Vous voyez bien qu'on ne peut pas parler avec vous librement sans le regretter aussitôt... sans que vous perdiez toute mesure!

CHALLANGE

Pardonnez-moi! Mais ce que je vous ai dit là, voyez-vous, j'en suis tellement sûr!

HÉLÈNE

Eh! bien, gardez vos certitudes! Ces sortes de conversations me sont nettement désagréables! (Elle le quitte et s'approche de la porte. Elle appelle.) Henri!... En passant, s'il vous plaît, dites donc à mon mari... Il est là-bas, il parle avec son jardinier... Dites-lui que je voudrais qu'il vienne... Vous voulez bien? (Il s'incline. Sèchement.) Merci.

CHALLANGE

Votre main! (Elle la lui refuse du geste.) Comme vous êtes méchante!

HÉLÈNE

Vous ne voulez pas appeler mon mari?

CHALLANGE, avec une nuance de défi dans le respect.

Si, Madame.

Il sort.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, puis HENRI

HÉLÈNE, avec chaleur.

Enfin ! Comme tu as été long ! (Entre Henri.) Quel beau soir, hein ?... Crois-tu qu'il fait doux !... Tu m'aimes ?

HENRI

Oui.

HÉLÈNE,

Je lui ai parlé, tu sais !

HENRI

Ah !

HÉLÈNE

Il venait nous inviter pour après-demain. J'ai refusé.

HENRI

Ah !

HÉLÈNE

Puis il a commencé à me faire des compliments. Alors, je l'ai prié de finir, et, très nettement, je lui ai dit tout ce que j'avais à lui dire : que nous avions de l'estime et de l'amitié pour lui, mais que son attitude commençait à me déplaire et qu'il faudrait qu'il en changeât s'il voulait rester notre ami.

HENRI

Très bien. Qu'est-ce qu'il a répondu?

HÉLÈNE

Oh! je ne l'ai pas laissé répondre! Je lui ai dit : « Je ne veux pas discuter là-dessus avec vous!... » Et puis j'ai parlé d'autre chose.

HENRI

Parfait!

HÉLÈNE

Alors, tu ne m'en veux plus?

HENRI

Je ne t'en ai jamais voulu!

HÉLÈNE

Sûr?

HENRI

Sûr.

HÉLÈNE

Regarde. La terre est toute rose. Les troncs des arbres sont violets... Et ce ciel ! On dirait une plage, avec d'immenses dunes d'or blond !

HENRI

C'est vrai.

HÉLÈNE

C'est exubérant comme une flamme et tendre comme une soie ancienne... Cela berce et exalte à la fois ! (Appuyée contre lui, rêveuse.) On voudrait s'en aller dans cette douceur ardente!... (Un temps. Ils regardent le ciel.) Viens t'asseoir un peu auprès de moi... Tu devrais être plus souvent auprès de moi, te montrer plus tendre avec moi... Comment veux-tu qu'il sente ce que tu es pour moi, si tu m'abandonnes toujours ?

HENRI

Aujourd'hui, c'était nécessaire... D'ailleurs, ce que je suis pour toi, c'est en toi qu'il faut qu'il le sente !

HÉLÈNE

Quel étrange homme ! On sent en lui un goût de la vie, du mouvement ! Il faisait tout ce qu'il pouvait pour rester calme, mais il avait sur le cœur ce que je lui avais dit. On sentait en lui l'idée fixe. Elle sortait de lui malgré lui !... Oh ! il ne m'a rien dit que je ne

puisse entendre ! Il parlait de choses générales. Mais sous chaque mot, il y avait une allusion... J'ai su lui répondre d'ailleurs ! Sois tranquille !... Il a des idées enfantines. Il m'a dit des choses !... Tout de même, ce n'est pas toujours commode de lui tenir tête. Il a des attaques brusques qui déconcertent quelquefois... Je ne trouvais pas toujours le mot exact à lui répondre, l'argument qu'il aurait fallu...

HENRI

Il ne s'agit pas d'arguments. Il suffit que les propos qu'il t'a tenus aient glissé sur toi sans t'émouvoir, et qu'il l'ait senti.

HÉLÈNE

Bien sûr ! Mais tout de même, pour moi, pour ma fierté, j'aimerais pouvoir lui répondre... Il a voyagé, lui, il a vu beaucoup de choses. Cela donne à tout ce qu'il dit une apparence de vérité que tu démolirais d'un mot, toi, j'en suis sûre ! Moi, je suis devenue paresseuse pour m'exprimer. C'est naturel. Tu dis toujours beaucoup mieux que moi ce que je sens.

HENRI

Qu'est-ce qu'il t'a dit, voyons ? Donne-moi un exemple.

HÉLÈNE

Oh ! il m'a dit... Je ne sais plus, moi !... Il

m'a dit qu'il fallait vivre avec intensité, désirer toujours davantage, poursuivre des bonheurs nouveaux...

HENRI

Comme si c'était facile déjà d'en atteindre un ! Un bonheur atteint, réussi, mais c'est un miracle, un chef-d'œuvre !

HÉLÈNE

C'est ce que je lui ai dit. Mais il répond : « N'avoir qu'une seule chose, c'est bien grave ! » C'est bien un peu vrai. Ainsi, tiens : avoir des enfants, c'est divin ; mais n'en avoir qu'un, nous savons comme c'est effrayant, comme c'est grave ! Avoir un seul enfant, c'est terrible !... (Un silence.) Il dit aussi que l'on s'étrique en s'enfermant dans des frontières. Il dit qu'on porte en soi des personnages divers qu'il faut laisser se révéler. Il dit que nous ne soupçonnons pas ce que nous pourrions devenir, transportés dans un autre cadre, au milieu d'une vie nouvelle.

HENRI

Antoinette raisonnait ainsi. Tu sais le résultat de sa double expérience... On ne se renouvelle pas, on se perd en se dispersant.

HÉLÈNE

Je lui ai dit cela aussi.

HENRI

C'est en nous dirigeant toujours dans le même sens, c'est en creusant la même matière que nous arriverons un jour à satisfaire ce goût, qui est au fond de nous, du définitif, du parfait.

HÉLÈNE

La perfection...

HENRI

Il n'y a qu'elle qui contente.

HÉLÈNE

Je lui ai dit cela aussi... Mais il m'a dit : « Cette perfection une fois atteinte, toujours cette perfection alors ? Toujours la même ? Toujours ? Toujours ?... » Notre maison, tiens, par exemple... Elle est parfaite, notre maison. Cette Charente aussi est parfaite... Mais alors, cette année, la Charente, notre petite maison de Charente... Et puis, l'année prochaine, notre maison de Charente ! Et l'année suivante, la Charente ! Et toujours, et toute notre vie, notre petite maison de Charente !

HENRI, pâlissant.

Eh ! bien, oui... Que voudrais-tu d'autre ?

HÉLÈNE

Il dit, lui, qu'il y a l'immensité du monde,

et la diversité merveilleuse de la vie... Il dit qu'il y a autre chose... Il dit qu'il y a... Je ne sais pas, moi... Enfin... tu comprends... autre chose!

HENRI

Naturellement! Tout ce qui est loin est merveilleux! Ce qu'on ne connaît pas satisfait tous les rêves! Les rêves... ce reste des brumes de l'enfance qui traîne toujours au fond de nous... Nous parlions encore aujourd'hui de ce paradis imbécile que nous nous demandions autrefois... Tu préférais notre présent plus réaliste, plus sage et beaucoup plus heureux... N'est-ce pas? Tu le préférais?... Tu m'écoutes?

HÉLÈNE, lointaine.

Oui, je t'écoute.

HENRI, après un silence.

C'est tout ce qu'il t'a dit?

HÉLÈNE

Il m'a dit encore: « Une jeune fille... »

HENRI

Une jeune fille?...

HÉLÈNE

Non... Non... Rien...

HENRI

Il t'a dit : « Une jeune fille?... »

HÉLÈNE

Je ne me souviens plus...

HENRI, après un silence.

Il est certain qu'il y a dans la réalité quelque chose d'un peu sévère... Le bon s'y mélange au moins bon, et même au mauvais, d'une façon qui les rend souvent indiscernables... La vie à deux a ses périls. Toutes les heures n'y sont pas parfaites. Et il arrive que l'on se perde un peu l'un l'autre... Il s'agit de garder confiance, de ne pas voir d'animosité où il n'y a que clairvoyance, et de profiter du miroir sans complaisance qu'on vous tend pour éliminer de soi le médiocre ou le mauvais... Les impatients qui se découragent ou qui se révoltent, ne voient pas qu'en s'engageant sur une route nouvelle, ils y apportent les mêmes éléments d'insuccès. Les chances de bonheur du mariage viennent justement de ce que le mariage est une union définitive. Ceux qui croient qu'on peut recommencer, recommenceront éternellement... Tu entends ce que je te dis, Hélène?

HÉLÈNE

Oui, oui...

HENRI

Tu n'as pas écouté.

HÉLÈNE

Mais si...

HENRI

Qu'est-ce que j'ai dit?

HÉLÈNE

Tu as dit: la perfection, l'unité, le village natal...

HENRI

Et puis?

HÉLÈNE

C'est tout.

HENRI

Tu vois que tu ne m'écoutais pas!

HÉLÈNE

Tu répètes toujours la même chose!

HENRI

Ah!... Eh! bien, justement, je te disais une chose nouvelle, très juste, qui aurait dû te frapper... C'est celle-là qu'il fallait écouter. Je te disais... (Elle a un imperceptible mouvement d'impatience.) Qu'est-ce que tu as?

HÉLÈNE

Mais rien !

HENRI

Ça t'ennuie, ce que je te dis ?

HÉLÈNE

Du tout.

HENRI

Tu m'as demandé des raisons..

HÉLÈNE

Assieds-toi !

HENRI

Qu'est-ce que tu as ?

HÉLÈNE

Mais rien !

HENRI, après un silence, avec effort très doucement.

A quoi penses-tu ?

HÉLÈNE

Tais-toi un peu !... (Elle dit enfin, comme à elle-même.) C'est joli cette fenêtre qui vient de s'éclairer dans le pavillon... Les domestiques s'obstinent à y porter les lampes avant de fermer les croisées... Les phalènes vont entrer. C'est sûr... Comme c'est drôle ! Il faisait grand jour. Cette

seule fenêtre allumée donne au jardin un air de soir.

HENRI

Tu sais qu'il est déjà très tard.

HÉLÈNE

Oui. Mais avant cette lampe, on ne le sentait pas...

Il s'approche d'elle. Elle reste indifférente, rêveuse, tournée vers cette porte ouverte sur le soir. Il la regarde. Un temps.

RIDEAU

ACTE SECOND

ACTE SECOND

Une terrasse dans un parc. Septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, puis HENRI

Hélène, seule, au fond d'un fauteuil de jardin, a sur les genoux un livre qu'elle ne lit pas. On la sent attentive. Elle frémit tout à coup, se lève brusquement. Elle court à la balustrade de la terrasse, fouille avidement du regard la campagne. Elle revient enfin. Elle va regagner son fauteuil. Mais avant de l'atteindre, elle s'arrête, elle tressaille. Elle se tourne vivement vers l'ombre des arbres où, pourtant, personne n'est visible.

HÉLÈNE

Comment ! Tu étais là ! Qu'est-ce que tu faisais là ?

HENRI, s'avançant.

Je passe. Ne te dérange pas.

HÉLÈNE

Il y a longtemps que tu es là ?

HENRI

Non. J'arrivais. Sois tranquille.

HÉLÈNE

Je n'aime pas qu'on me regarde ainsi, par derrière, quand je ne le sais pas.

HENRI

Tu as peur qu'on ne surprenne ce que tu penses ?

HÉLÈNE

Où vas-tu ?

HENRI

Je descends.

HÉLÈNE

Pourquoi passes-tu par ici ? Tu avais à me parler ?

HENRI

Moi ? Non. Moi, je n'ai rien à te dire. (Un temps. Toi non plus, à ce que je vois ?... N'est-ce pas ? Tu n'as rien à me dire ?

HÉLÈNE

Si j'avais quelque chose à te dire, je te le dirais ! (Ils se regardent fixement. Elle baisse enfin les yeux, gênée. Puis, doucement.) Qu'est-ce que c'est donc que ce bruit de cognée qu'on entend là ?

HENRI

Des peupliers qu'on nous abat... Je vais les regarder tomber. C'est très beau, c'est très émouvant, ce craquement, ce grand bruit de feuilles. On a l'impression que les branches vont entraîner le ciel avec elles... Ça ne te tente pas ?

HÉLÈNE

Non.

HENRI

Tu attends quelqu'un peut-être ?

HÉLÈNE

Challange m'a dit qu'il viendrait, oui.

HENRI

Il vient tous les jours, à présent ?

HÉLÈNE

Il y a trois jours qu'il n'est pas venu. Et puis ? Quand il viendrait tous les jours, où serait le mal ? C'est le seul de nos amis qui me plaise. Cela ne doit pas t'étonner. Tu le jugeais un homme supérieur, autrefois. Ce n'est pas ma faute si, maintenant, tu trouves qu'il a trop de qualités.

HENRI

Oui. Eh ! bien, il faut en finir !

HÉLÈNE

Je ne comprends pas.

HENRI

Si. Tu comprends. (Ils se regardent.) Challange te poursuit! Il te veut! (Mouvement d'Hélène.) Mettons qu'il t'aime, si tu préfères, puisque c'est comme cela qu'on dit! (Elle détourne la tête. Il reprend.) J'ai été patient, je crois. Je l'ai accueilli comme un ami, confiant dans ta défense, dans ton amour pour moi, confiant dans la femme que tu es... Mais, à la fin, je n'en peux plus. Il est temps de changer de méthode!

HÉLÈNE

J'aimais mieux ta première attitude!

HENRI

Moi aussi.

HÉLÈNE

Eh! bien, mais... condamne-lui ta porte!

HENRI

Ce n'est pas tout à fait si simple. Nous sommes deux. Il ne s'agit pas d'expulser Challange de chez moi, mais de chez nous. Je n'admets pas, du moins je n'admets pas encore, que toi et moi, cela ne fasse pas un. Il faut, par conséquent, que nous soyions d'accord. J'ai besoin de ton approbation.

HÉLÈNE

Que de scrupules, mon Dieu!

HENRI

Il ne s'agit pas de scrupules ! Si je suis seul à faire ce geste, je nous diminue tous les deux.

HÉLÈNE

Alors ?

HENRI

Alors, je te demande si tu ne crois pas que l'expérience a assez duré, s'il n'est pas temps de lui signifier qu'il est de trop ici ?

HÉLÈNE

Et tu prétends que ce soit moi...

HENRI

Oh ! moi ou toi ! Ce n'est pas là ce qui importe !... Ce qui importe, encore une fois, c'est que nous agissions d'accord, et qu'il sente que nous sommes d'accord.

HÉLÈNE

Je refuse de m'associer à un geste brutal, que rien ne justifie. Je n'ai pas à me plaindre de Challange.

HENRI

Parbleu ! Tu te sens adorée !... Ça ne t'offense pas, toi ! Au contraire ! Mais que l'attitude de ce monsieur soit une insulte à ton mari, c'est une chose que tu ne sens pas, qui ne

t'atteint pas? Ça t'est égal!... Crois-tu que tu peux être assez femme!

HÉLÈNE

Que t'importe son attitude? Tu es sûr de moi, j'imagine! Il doit te suffire que, moi, je sois ce que je dois être!

HENRI

Tu n'es pas ce que tu dois être! Tout serait fini depuis longtemps si tu avais, quand je te l'ai dit, affirmé ton indifférence et ton dédain. Mais cet homme dont tu ne peux pas ignorer les intentions, tu le flattes, tu lui souris!

HÉLÈNE

Tu dis?

HENRI

Vous faites des promenades ensemble!

HÉLÈNE

Oh! C'est arrivé une fois! Je devais aller à Boutiers. Il m'a offert de m'accompagner... Devant toi, d'ailleurs.

HENRI

Devant moi, oui! Et de quel air de provocation, de défi! Car, il faut lui rendre cette justice, ce n'est pas un hypocrite, ça non! Ce n'est pas un fourbe! Il a l'air de me les crier,

ses intentions !... Crois-tu qu'il aurait tant d'audace si tu l'avais découragé ?

HÉLÈNE

Je l'ai fait !

HENRI

Non, tu ne l'as pas fait ! La preuve c'est que j'éprouve un malaise odieux, à présent, quand il vient ici. J'ai l'air, entre vous deux, d'un gêneur, d'un jaloux... C'est un rôle que je ne veux pas jouer, qui m'écœure, qui m'est insoutenable... Il y a longtemps que j'aurais souffleté cet homme si je voyais que ses assiduités t'importunent ! Mais elles ne t'importunent pas !... Je suis bien moins humilié par son audace que par l'aisance avec laquelle tu la supportes... Aussi je suis paralysé, et ce n'est pas entre lui et moi qu'est le débat. C'est entre nous, Hélène ! Oui, entre toi et moi !

HÉLÈNE

Ah ! ça, mais... qu'est-ce que tu crois donc ?

HENRI

Je crois que tu t'égares, que tu ne vois plus clair...

HÉLÈNE

Tu te trompes. Je suis très lucide. Challange

éprouve pour moi un sentiment profond, parfaitement respectable, et qui a sa beauté... Je fais ce que je dois pour que ce sentiment se calme, évolue, s'assainisse...

HENRI

Et combien de temps penses-tu que te demandera cette cure ?

HÉLÈNE

Je n'en sais rien !... Et puis, laisse-moi ! C'est injurieux à la fin, ces doutes, ces soupçons !... Je te défends de me parler de cette façon !

HENRI

C'est plus facile que de répondre !... Mais, ma petite, si en ce moment tu n'avais rien à te reprocher, si tu étais vraiment toi-même, est-ce que tu supporterais que cet homme, que cet étranger soit la cause entre nous d'une scène si vulgaire ! Est-ce que ce n'est pas toi qui devrais me crier : « Mais c'est fini ! Je ne veux plus le voir ! Je le chasse de cette maison ! »

HÉLÈNE

Ce n'est pas moi qui suis la cause de cette scène ! Tant pis pour toi si tu es fou !... Je n'infligerai pas un pareil affront à un homme que je respecte, que j'admire, que toi-même tu m'as appris à admirer !

HENRI

Mais avoue-moi donc, malheureuse, qu'il a fini par te troubler, qu'en ce moment tu as l'esprit tout plein de lui, que tu te débats, que tu souffres !

HÉLÈNE

Si c'était vrai, cela ne regarderait que moi ! Quelle femme me crois-tu donc ?

HENRI

Je te défends de revoir cet homme !

HÉLÈNE

Ah ! Nous y voilà donc enfin ! C'est là que tu voulais en venir !

HENRI

C'est en tous cas par là que j'aurais dû commencer ! La femme est un être inférieur qu'il faut garder, comme une chose. Tu n'es qu'une femme, comme toutes les femmes ! C'était folie que de compter que tu aurais assez de cœur et de raison pour mépriser cette volupté d'être un objet de convoitise, cette satisfaction de se sentir une proie ! J'aurais dû faire ce qu'à ma place, tout autre mari aurait fait : éloigner cet homme de toi, dès le premier jour, sans raffiner sur les moyens !... C'est moi qui vais recevoir Challange ! Rentre à la maison ! Dépêche-toi !

HÉLÈNE, humiliée jusqu'aux larmes.

Je ne t'obéirai pas! Je n'ai pas d'ordres à recevoir!

HENRI, terrible, et la saisissant au poignet.

Hélène!

HÉLÈNE, fixe, les dents serrées

Henri!

Ils restent ainsi, face à face, se regardant sauvagement.

HENRI, enfin, se maîtrisant, la lâche et détourne la tête.

Ainsi, voilà où nous en sommes!

HÉLÈNE, d'une voix coupante, où il y a comme de la haine.

J'ai tort. Tu es le maître ici. J'obéirai. Je ne reverrai pas Challange. Tu es content? Tu as ce que tu voulais?

Elle va partir.

HENRI, l'arrêtant.

Attends!.. Reste ici. C'est moi qui ai tort. Je ne veux pas de cette défaite... Je ne pourrais pas supporter qu'il reste en toi un doute ou une obscurité... Non! Non! Il faut que tout soit clair!... Vois Challange. Reçois-le. Je ne t'en empêche pas... Dans quelques temps, j'espère que ce sera bientôt, tu me diras lequel de nous deux tu préfères... Si c'est lui, tu disposeras de toi. Tu es jeune. Tu referas ta vie... (Plus doucement.) En somme, c'est na-

turel, ce qui nous arrive là... Après dix ans, mûrie, évoluée, plus femme, tu remets en question... certaines choses... Pourquoi pas? Il m'est arrivé de penser qu'un jour tu me comparerais à d'autres... J'accepte la lutte... et le risque. Vois-le. Challange a des armes pour lui : le mystère, la nouveauté... Tu ne le connais pas : c'est un grand avantage!... Mais j'ai un avantage aussi, moi : tu me connais... (Les yeux mouillés, en proie à une grande émotion.) Je crois en moi. Je crois aussi en toi, Hélène... C'est à toi que je te confie... A ce soir. Je rentrerai tard. J'ai besoin d'air. Ne m'attends pas... Excuse-moi si je te laisse dîner toute seule...

Il s'éloigne. Elle le suit des yeux, longuement... puis reste songeuse, les yeux tournés vers la campagne. Un temps. Challange paraît.

SCÈNE II

HÉLENE, CHALLANGE

CHALLANGE

Enfin! Enfin!... (Il court à elle et parle avec véhémence.) Pourquoi m'avez-vous imposé ces trois affreux jours de retraite? Depuis trois jours, je cours les routes sur ma voiture... Je suis allé jusqu'à la mer, plusieurs fois, à des allures folles, comme si ce vertige de vitesse pouvait gagner le temps, entraîner les minutes... Dites! Pour-

quoi m'avez-vous imposé cette absence? Vous saviez bien qu'elle me ferait mal!

HÉLÈNE

Taisez-vous! Je ne veux pas le savoir! Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi!... Malgré tout ce que je vous ai dit, vous arrivez ici chaque jour plus fou, plus exalté que la veille... Vous n'avez pas été loyal... Vous vous rappelez nos conventions? Vous ne les avez pas respectées... Vous m'avez dit, vous me dites chaque jour des choses que je n'ai pas à savoir, et que je ne veux plus entendre!... Vous ne vous en rendez pas compte, depuis que vous venez ainsi dans cette maison, l'atmosphère est irrespirable... Si! Si!... Finissons-en! Je ne veux plus vous voir!

CHALLANGE

Chaque fois que je reviens vers vous, après des heures d'attente si longues, pourquoi faut-il que je retrouve un visage tout refroidi, une âme toute refermée, toute reprise!

HÉLÈNE

Vous n'aurez plus cette déconvenue... Vous ne viendrez plus ici. Vous ne me verrez plus... Je me suis trompée. Vous ne pouvez pas être un ami, l'ami que j'espérais que vous seriez... Alors, allez-vous-en. Séparons-nous. C'est mieux.

CHALLANGE

Allons! Ce n'est pas vous qui me parlez ainsi! C'est votre mari qui exige, qui vous impose...

HÉLÈNE

Vous vous trompez! Mon mari ne m'a jamais imposé quoi que ce soit! C'est moi, moi seule, vous entendez, qui vous prie de vous en aller et de ne plus venir dans cette maison.

CHALLANGE

C'est impossible! Je refuse... Je vous vois déjà si peu!

HÉLÈNE

Mais je l'exige!

CHALLANGE

Vous me condamneriez votre porte! Vous!

HÉLÈNE

Oui, moi!

CHALLANGE

Vous pouvez me parler ainsi, après nos longues causeries, après cette promenade à Boutiers que nous avons faite l'autre jour, après tout ce que je vous ai dit!

HÉLÈNE

Que vous ai-je répondu?

CHALLANGE

Je ne sais pas. N'importe ! Je sais que vous m'avez entendu, écouté !

HÉLÈNE

Oh ! J'ai été beaucoup trop faible avec vous... Je vous ai trop laissé parler... Il y a en vous une telle force !... Quand vous étiez parti, en repensant à vous, je me détestais. Et pourtant, vous l'ai-je assez répété qu'il fallait vous débarrasser de cette folie !

CHALLANGE

Vous ne pensiez pas ce que vous disiez !

HÉLÈNE

Vous dites ?

CHALLANGE

Mes paroles vous troublaient !

HÉLÈNE

Ce n'est pas vrai !

CHALLANGE

C'est vrai ! Votre voix protestait, mais votre regard m'approuvait !... L'autre jour, quand nous avons été surpris par la pluie, ici même, je vous ai menée jusqu'au salon... Vous vous rappelez ?... Je vous ai parlé à l'oreille... Quelque chose de lumineux a passé dans toute

votre chair, et vous êtes devenue tout à coup tellement belle, que je vous ai conduite à la glace, sans rien dire, pour que vous vous regardiez !

HÉLÈNE

C'est faux ! Je vous ai répondu ! Je vous ai dit ce que je pensais de votre audace ! Je vous ai dit que je vous défendrais de me revoir si vous recommenciez !

CHALLANGE

Vous l'avez mal dit !

HÉLÈNE

Eh ! bien, regardez-moi maintenant ! Je vous le répète ! Je ne veux plus vous voir ! Je veux que vous partiez... Et je vous ferme ma maison ! Me croyez-vous enfin ?

CHALLANGE

Mais vous n'avez donc pas compris comment je vous aime ?

HÉLÈNE

Encore ce mot ! Vous êtes content de me le jeter au visage ! C'est indigne ! C'est lâche ! Laissez-moi !

CHALLANGE, âprement.

Hélène, je ne suis plus un jeune homme. J'ai trente-huit ans, et c'est devant vous que j'ai

prononcé ce mot-là pour la première fois de ma vie, la première fois, sur mon honneur. Je ne crois pas vous faire une injure. Oui, avant de vous connaître, je croyais que les femmes nous étaient tristement inférieures et ne pouvaient guère qu'encombrer la vie d'un homme de travail. Je les ai traitées comme des jouets. Et puis je vous ai vue... Il m'a semblé que je naissais à une autre vie, tout à coup. Rien n'a plus compté aussitôt, que vous. J'ai compris le sens de l'ambition, du travail, de la force, de la fortune, de la gloire. Vous êtes pour moi le but suprême... Un homme comme moi ne sait pas renoncer.

HÉLÈNE

Qu'espérez-vous donc ?

CHALLANGE

Je veux que vous deveniez ma femme.

HÉLÈNE

Vous êtes un extravagant !

CHALLANGE

Je suis un homme qui vous aime !

HÉLÈNE

Il suffit à présent ! Si vous ne partez pas à l'instant même, j'appelle !

CHALLANGE

Appelez! Appelez! Faites un scandale si vous l'osez, ça m'est égal. Je vous préviens que vous ne m'empêcherez pas de vous voir. Vous ne savez pas ce que peut être l'amour d'un homme de mon âge qui ne croyait pas à l'amour! Les obstacles, ça m'est égal! Les convenances, le monde, votre famille, la mienne, ça m'est égal!... Votre mari, ça m'est égal!... Nous avons les mêmes relations. Vous me rencontrerez partout. Partout je serai là pour vous rappeler que je vous aime, que je vous aime de cette façon-là!

HÉLÈNE

Vous oseriez!

CHALLANGE, terrible.

Si j'oserais!... (Ils se regardent sauvagement. Challange, alors, toutes forces brusquement tombées, chancelle, passe sa main sur ses yeux, et timide, à présent, et tremblant.) Ah! Hélène, nous sommes là, dressés l'un contre l'autre. Nous nous bravons. Nous avons l'air de nous haïr... Et si vous saviez quel respect, quel infini respect j'ai pour vous!

HÉLÈNE, perdant contenance.

Je vous crois... (Oppressée et cherchant ses mots.) Je sais que vous êtes sincère... On n'est pas maître d'éprouver ou de ne pas éprouver certains sentiments, je le sais... Mais on peut tout de même les vaincre... On peut se vaincre... C'est une

question de volonté. Vous aurez cette volonté-là... N'est-ce pas ?... Vous l'aurez ? Vous n'allez pas me poursuivre, me traquer ?... Vous savez bien que je ne vous aime pas, que je ne peux pas vous aimer ! Vous allez faire ce que je vous demande ! (Il fait signe que non, doucement.) Voyons, voyons ! Vous savez bien quels gens nous sommes ! Vous savez qui est mon mari !

CHALLANGE

Je sais l'homme qu'est votre mari. Je sais vos sentiments pour lui. Mais si l'homme qui vit avec vous n'était pas un homme supérieur, vous ne seriez pas ce que vous êtes. Je ne vous aimerais pas autant.

HÉLÈNE, suppliante.

Il faut m'oublier ! Il le faut ! Il ne faut plus m'aimer, Challange !.... J'ai beaucoup d'amitié pour vous. Prouvez-moi que vous la méritez !... Vous m'oublierez... Ce sera bien facile pour vous... Répondez !... N'est-ce pas ? Vous ne vous obstinez plus ? Vous renoncez à vos folies ?... Dites ?... Dites ? Vous allez partir ?... Ah ! Vous êtes effrayant ! Ecoutez ! Ecoutez !... Vous vous trompez sur moi... Vous me connaissez mal. Ce n'est pas tout à fait votre faute... Ecoutez... Je vais essayez de vous dire... Mettez-vous là... Vous comprendrez, j'en suis certaine... Pourquoi vivre toujours dans une espèce de lutte ?

Est-ce que nous ne pourrions pas enfin nous parler doucement, calmement, sans cette obsession de vos regards sur moi ?... Je ne suis pas combative, moi. Je n'aime pas, je ne sais pas lutter. Cela m'épuise d'avoir toujours à vous opposer cette attitude armée et hostile... J'aimerais tellement mieux vous expliquer doucement ce que je suis, ce qu'est ma vie... J'aurais tant de choses à vous dire ! Je vous assure que vous ne me connaissez pas.

CHALLANGE

C'est vrai. J'y pense maintenant avec un peu de honte. C'est toujours de moi que nous parlons...

HÉLÈNE, reprenant confiance, et plus calme.

C'est naturel. C'est plus facile pour les hommes de se raconter. Vous êtes tout entiers, vous autres, dans votre action, dans votre vie extérieure. Tandis qu'une femme, c'est dans de si petites choses qu'on la trouve, si intimes, si insaisissables ! C'est toujours un peu impudique ce qu'une femme a à dire d'elle-même, car ce n'est jamais que de l'âme, de l'âme, toujours de l'âme... Il faut pourtant que vous sachiez... Il y a un grand malentendu entre nous. Vous avez des idées étranges... Vous m'avez dit un jour que l'amour d'une jeune fille... n'avait pas de valeur...

CHALLANGE

Vous y avez pensé ?

HÉLÈNE

Oui. Oui... Ce n'est pas vrai!

CHALLANGE

C'est vrai. Un premier amour, ce n'est rien. Ce n'est pas l'amour.

HÉLÈNE

Vous vous trompez ! J'aime mon mari ! (Avec force.) J'aime mon mari ! Je suis heureuse! (Un temps. Il la regarde, surpris.) Sans doute, on ne sait pas à vingt ans. On a l'âme encore tout obscure. Mais les forces, quand on est jeune, sont tellement tendues vers l'avenir! On a un tel instinct, une telle divination !... J'ai été demandée en mariage plusieurs fois. J'ai refusé sans hésiter tous ceux qui se sont présentés. Et quand enfin lui est venu, j'ai bien senti que c'était lui, et qu'il fallait que ce fût lui... Je ne me suis pas trompée, Challange! J'aime mon mari! Depuis dix ans, j'aime mon mari! Je suis heureuse !... Vous ne savez pas ce qu'il est. Il se montre si peu! On ne le connaît pas ! Personne ne le connaît. Sa mère même ne le connaît pas !...

CHALLANGE

Vous m'avez dit que vous vouliez me parler de vous... Parlez de vous...

HÉLÈNE

De moi ? Je vous parle de moi ! Ce que j'ai à vous dire de moi, c'est lui. Je vis à travers lui. Avant lui, je n'existais pas. C'est quand il m'a parlé pour la première fois que je me suis sentie un peu intelligente... Tenez, je me rappelle, après notre mariage, un voyage que nous avons fait. Un soir, nous étions accoudés sur le bordage du bateau, devant le coucher du soleil. J'étais lasse de la journée. Je regardais la mer, la côte, le ciel splendide. Il y avait en moi tant d'impressions diverses, si emmêlées et si intenses, que je sentais ma tête se perdre et que, dans tout ce paroxysme, c'était un peu comme si je n'avais rien senti. Et je lui ai crié tout à coup : « Vite ! vite ! Racontez-moi ce voyage ! » Et il a commencé à m'expliquer doucement. Alors je sentais tout plus clairement et plus fort. Tandis que j'écoutais sa voix, la conscience me venait des choses et de moi-même. Tout mon être s'élargissait. Cette voix, il me semblait qu'elle me livrait le monde, que je naissais au monde, à l'ivresse d'exister... Eh ! bien, depuis dix ans, que nous montions la côte ou la redescendions, il est là, près de moi, intelligent, tranquille, qui me ra-

conte le voyage ! Comprenez-vous ?... (S'exaltant par degrés.) Comment pourrais-je ne pas tout ramener à lui ? Je suis une part de lui-même ! C'est lui que vous voyez en moi. Je ne fais rien sans le sentiment qu'il est là, à côté de moi, qui me juge, sans le dessein secret qu'il m'aime, qu'il m'approuve. Choisir une robe, c'est essayer de deviner celle qu'il aimerait. Et lui parler, c'est ma façon de me parler, de réfléchir... Je vous dis tout cela pour que vous compreniez ce que je suis, ce que nous sommes, pour que vous ne me tourmentiez plus. Je suis sa femme. Je l'aime. Il faut me croire. C'est vrai. Dissimuler devant lui, lui cacher quelque chose, je ne peux pas. C'est un supplice épouvantable. Tout nous est commun, nos amis, nos familles même ! Et c'est si bien, si vous saviez, ce mélange, cet abandon ! C'est si calmant, si rassurant, ce bruit de pas qui accompagne votre pas, qui résonne avec lui, d'accord ! Et tout enfin : les choses qu'on ne possède pas seul, mais qu'on possède comme deux fois, les progrès partagés, les espoirs partagés, les chagrins, les orgueils, partagés, partagés !... Vous sentez, n'est-ce pas, que c'est bien, tout cela ? Que c'est cela, la vérité ? Que l'amour, c'est ce qui est fait avec du temps, de la durée, avec la substance même du cœur ?... N'est-ce pas ! J'ai raison ? Vous me comprenez bien ? C'est vrai ce que je vous dis là ?... (Elle est toute frémissante. Elle

s'arrête un peu égarée. Elle reprend avec une sorte de terreur.) Alors ? Alors ? Vous n'allez pas vous acharner ? Vous allez me laisser ? Dites ! Vous allez partir ? (Elle supplie.) J'aime mon mari ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

CHALLANGE, qui n'a cessé de la regarder fixement.

Mais comme vous êtes nerveuse ! Comme vous vous exaltez !

HÉLÈNE, au bout d'elle-même.

Puisque je vous dis de vous en aller ! Puisque je vous le crie !... Partez ! Laissez-moi... Laissez-moi...

CHALLANGE, avec une soudaine explosion de joie et de victoire.

Mais vous mentez !... C'est moi que vous aimez, Hélène !... Vous voyez bien que tout en vous le crie malgré vous !... Vous m'aimez !

HÉLÈNE

Eh ! bien, oui, là, je suis malade !... Qu'est-ce que vous avez fait de moi ? Je ne pense qu'à vous... Je suis hantée par votre image... La vie n'est plus la vie lorsque vous n'êtes pas là ! Cette semaine, vous ne savez pas, cette semaine a été atroce !... Je n'en peux plus. Je suis à bout... Vous me regardez ? Oui, oui, c'est moi. Je suis cette femme-là, moi ! Je suis ce monstre-là ! C'est moi !

CHALLANGE

Hélène ! Enfin !

HÉLÈNE

Quand je pense que depuis hier je ne fais qu'attendre, espérer, guetter, sonder sans fin le vide ! Quand je pense que j'ai dû m'enfermer dans ma chambre pour pouvoir me crier votre nom à mon aise ! Quand je pense que j'en suis là !... L'autre jour, vous aviez appuyé votre main sur cet arbre. Je n'osais pas lever la tête parce que j'avais peur de rencontrer vos yeux, ces yeux trop transparents que vous avez parfois. Alors je regardais, pendant que vous parliez, votre main, là, votre main d'homme, où il passait de temps en temps comme un frisson. Depuis, je vois cette main. J'y pense. Je viens ici revoir cet arbre... Si vous saviez, quand vous n'êtes pas là, mon ami, ce qu'il peut tenir de solitude sous cet arbre !... Et puis, j'entends votre voiture et le grand portail qu'on vous ouvre. Alors la vie revient. Le sang afflue en moi. Tout bourdonne. Tout s'illumine !...

CHALLANGE

Ah ! Ce que vous dites là ! Ce que vous dites là ! Savez-vous que c'est tout ce que j'ai voulu au monde !

HÉLÈNE

Oh ! n'en soyez pas fier, allez ! Il n'y a pas de quoi être fier, je vous jure ! Vous en avez fait dans mon cœur un chaos ! C'est épouvantable ! Pourquoi est-ce que je pense à vous de cette façon !... Moi, je croyais qu'une honnête femme ne pouvait aimer qu'une seule fois, qu'un amour comme le mien, ça durait toute la vie. Et ce n'est pas vrai ! Ce cœur, tout plein de mon mari, voilà qu'il se remet à battre pour un autre ! Ce que j'ai senti autrefois, ce miracle, ce don du ciel, ça recommence ! Et même, c'est plus fort ! Car jamais je n'ai été jetée hors de moi-même à ce point-là. Je me rappelle, jadis, j'étais tout de même lucide. Je pouvais retenir en moi, cacher aux miens ce que j'éprouvais. C'était un grand bonheur, mais calme, mais limpide... A présent, c'est brutal, c'est trouble... C'est affreux ! On dirait qu'il y a un poison dans mon sang ! Alors, moi, je ne comprends plus ! C'est possible, cela ? Dites ! C'est dans la nature ? Cela arrive, des choses pareilles ? Je croyais, moi, que tout était bien dans le monde. Et voilà comme les choses se passent !... Mais enfin comment sommes-nous faits ? On nous ment ! La vie est mauvaise !

CHALLANGE

La vie ? Vous ne la connaissez pas ! Vous allez enfin la connaître... Laissez-vous donc

aller à la joie, orgueilleuse! Je savais bien que vous m'aimiez, que vous ne pouviez pas me repousser. Je le savais. Je vous attendais. Je vous aime...

HÉLÈNE, se ressaisissant brusquement.

Mais vous ne m'écoutez pas! Vous ne me comprenez pas ! Mais cette femme que je suis, que je viens d'avouer, je ne l'accepte pas! Je ne m'accepte pas ! Si je vous parle ainsi de moi, c'est pour que vous m'aidiez à me sauver de vous!... Vous voyez bien que je suis malade, que je suis une femme possédée... J'ai besoin de vous ! Aidez-moi ! Rendez-moi la femme que j'étais! Je ne vous chasse plus, là, vous voyez ?... Je ne peux pas me passer de vous... Vous viendrez au contraire. Vous serez mon ami. Et tout cela s'épurera, se guérira, deviendra digne des gens que nous sommes... Et cette monstruosité, une femme comme moi aimant deux hommes, il faudra bien qu'elle disparaisse !... Je sais que vous êtes un homme droit, que vous ne profiterez pas de ce que je vous dis là! J'ai foi en vous. N'est-ce pas? Vous n'abuserez pas? Vous ne me demanderez pas trop de moi ?

CHALLANGE

Mais je demande tout! Vous abandonnerez tout! J'exige tout, au contraire!

HÉLÈNE, retombant et se tordant les mains.

Ah ! mais c'est effroyable alors !

CHALLANGE

Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui vous retient ? Contre quoi vous débattez-vous ?... Vous m'aimez, Hélène, à présent ! Vous venez de me le crier vous-même avec votre adorable spontanéité, votre belle franchise d'enfant !... Alors, pourquoi cette épouvante ?... Je ne comprends pas !... Vous savez bien qu'il ne peut pas s'agir pour nous d'amours équivoques ou vilaines, et que c'est votre vie entière que je vous demande !... Qu'est-ce qui vous empêche de devenir ma femme puisque c'est moi que vous aimez ?... Je ne comprends pas, je vous assure... Écoutez-moi... C'est notre vie à tous les deux que nous jouons en ce moment... Qu'est-ce qu'il vient faire ici, ce vieil antagonisme entre la prétendue raison et les forces vives de l'amour ? La religion a mis la faute dans le recommencement de l'amour. Mais elle est la haine de l'amour, la haine de la vie ! Je comprends. Elle veut les mortifications, les renoncements. C'est logique. Elle est logique... Mais vous n'êtes pas religieuse, Hélène ! C'est à la vie que vous croyez !... Alors ? Alors ?... La société aussi demande la constance, veut les amours indissolubles. Mais elle aussi a ses raisons. Elle pense aux enfants. Elle sacrifie les droits

de l'amour aux droits de l'enfant. C'est bien. C'est juste... Mais vous, vous n'avez pas d'enfants!... Je ne comprends pas, je vous assure!... Quand ce grand cri d'amour vient de jaillir de vous, quand nous pouvons toucher toute la joie du monde, vous vous dressez contre vous-même! Vous repoussez cette grâce unique!... Hélène, Hélène, ma grande amie, je vous jure, je ne comprends pas!

HÉLÈNE

J'aime mon mari!

CHALLANGE

Ce n'est pas vrai! Si vous aimiez votre mari, est-ce que j'existerais pour vous! Qu'est-ce que c'est que cet amour que vous me demandez de sauver, à moi, l'ennemi, et qui vous laisse tout accablée, toute pâmée, tout ivre d'un autre, à ma merci enfin, car je le sens bien que vous m'appartenez, que vous êtes à moi tout entière! Qu'est-ce que c'est que cet amour? Et de quoi est-il fait?... Voyons, ne tremblez pas. Répondez-moi. Vous dites que vous aimez votre mari. A quoi sentez-vous que vous l'aimez?

HÉLÈNE, d'abord déconcertée, et sans voix, enfin, d'une voix montée du plus profond d'elle.

Je ne peux pas lui faire de mal.

CHALLANGE, un instant saisi, se reprenant.

Alors nous serons deux que vous torturerez! Vous vous sacrifierez. Vous me sacrifierez... Qu'est-ce que c'est que cette pitié qui veut les plus grandes ruines? Non! Vous ne résisterez pas à cet élan qui vient du plus profond de vous! (Tout près d'elle.) Vous êtes fatiguée de vous souvenir! Vous étouffez entre ces arbres et cet homme qui n'ont plus rien à vous apprendre...

HÉLÈNE, s'effondrant, enfin.

Obstiné! Obstiné! Vous ne me trouvez pas encore assez vaincue! A quoi bon tant de paroles, mon Dieu! Vous le savez bien que je suis sans défense! Vous êtes là! Vous vous acharnez! Vous n'êtes qu'une volonté de victoire, implacable! Alors, tout est fini. Prenez. Je m'abandonne. Puisqu'après tant de débats, je suis plus faible chaque jour, puisqu'il fallait en venir là, faites de moi ce que vous voudrez. Je ne me défends plus. Je vous aime. Je vous aime!... Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime!... C'est horrible! Mais que vous importe! Vous me voyez souffrir : cela vous est égal! Alors, je suis perdue, et vous n'avez qu'à prendre! Je suis une femme perdue... Prenez! Prenez! Prenez!...

CHALLANGE, reculant.

Dans quel état vous vous mettez!... Vous

pouvez me parler ainsi !... Ce n'est pas vrai ? Ce n'est pas possible ?... Ce n'est pas le désespoir que je vous apporte ? Dites ? Il y a tant de joie en moi !... L'Amour, c'est de la joie ! Vous allez la toucher !... Vous avez foi en moi ?... Voyons ! Regardez-moi !... Oh ! ce visage !... Vous me bouleversez, Hélène, avec un tel visage... Hélène !

HÉLÈNE, d'une voix blanche, indifférente, comme morte

Qu'importe ?... Je vous appartiens. Je vous aime... Cela suffit... N'en demandez pas davantage... (Il la regarde, honteux, indécis, immobile. Un silence.) Vous vous taisez ?

CHALLANGE, il fait un geste d'humilité, de renoncement.

Je ne veux pas votre martyre ! (Elle le regarde, surprise.) Je ne savais pas que c'était ça, un cœur de femme... (Un silence. Il s'éloigne d'elle, les yeux baissés, comme un homme en proie à un grand débat intérieur.) Oui, peut-être... Ce sera dur... Mais si vous devez tant souffrir... Si c'est un cœur déchiré que vous me donnez... Quelle vie !... Je ne veux pas vous entraîner dans une telle vie !... (Songeur.) Je ne vous ai peut-être apporté en effet qu'un mauvais air d'orage et des mots emphatiques... (Il réfléchit.) Rester ici, venir ici, vous attendre, vous voir, et ne rien espérer, n'avoir plus toutes les exigences... non, c'est au-dessus de mes forces... Mais m'en aller, peut-être... oui...

Je vous aime en ce moment au-dessus de vous-même... Hélène, je peux m'en aller...

HÉLÈNE

Vous en aller... Où irez-vous ?

CHALLANGE

Qu'importe !... C'est fini... Ma vie est manquée...

HÉLÈNE

Vous en aller !... C'est moi qui n'aurai pas la force...

CHALLANGE

Merci pour ce mot-là... Il va m'aider... Adieu... (Elle s'approche de lui, comme invinciblement attirée. Douloureusement.) Laissez-moi m'en aller ! (Elle est tout près de lui. muette et comme suppliante.) Laissez-moi m'en aller !... (La regardant.) Vous ne pouvez pas être ma femme. (Elle ne répond pas.) Vous ne le pouvez pas, n'est-ce pas ? (Avec un espoir qui monte.) Répondez-moi !... Vous ne le pouvez pas ?... Dites-moi seulement : « Je ne peux pas »... Dites-le, pour que je m'en aille... (Elle le regarde maintenant avec des yeux immenses. Avec un commencement de joie timide.) Vous ne dites rien ? (Il tend les mains vers elle.) Hélène !... (Leurs regards sont tendus l'un vers l'autre. Un long temps.) Hélène !...

Tout le corps d'Hélène, tout son visage ne sont plus qu'acceptation. Ils se regardent, souffle à souffle. Ils vont s'étreindre.

HÉLÈNE, alors, doucement et dans un très grand calme.

Prenez garde...

Un temps. Challange fait un pas vers Henri qui s'avance vers eux. Puis les deux hommes s'arrêtent et se regardent. Un silence effrayant. Challange enfin baisse la tête. On dirait que c'est lui le vaincu. Il se détourne lentement et s'éloigne sous les arbres sombres.

SCÈNE III

HENRI, HÉLÈNE

HENRI

Eh! bien, Hélène... Qu'as-tu à me dire à présent?

HÉLÈNE

Laisse-moi...

Elle cherche à fuir.

HENRI

Où vas-tu?... Tu sais bien que tu as à me parler... Allons! Parle... Tu sais bien que tu peux tout me dire... Il fait nuit. Je ne te verrai pas... Sauvons du moins cette transparence, cette franchise que nous avions. Allons! Voyons! Dis-moi ce que tu as à me dire!

HÉLÈNE

Je n'ai rien à te dire. Laisse-moi passer.

HENRI

Ah !... Bien.

HÉLÈNE, elle fait quelques pas. Elle s'arrête. Puis, d'une voix étouffée, dont les sons sortent à peine.

Écoute... J'ai besoin... Je voudrais... aller à Paris... J'ai besoin d'aller à Paris...

HENRI

Ah !... Tu vois bien que tu avais à me parler... Eh ! bien, mais c'est très facile. Il faut que tu ailles à Paris... Quand veux-tu partir ?... (Un silence.) Dis-le-moi...

HÉLÈNE

Je ne sais pas...

HENRI

Demain ?

HÉLÈNE

Oui...

Un « oui » à peine perceptible.

HENRI

Ah ! Et... tu resteras longtemps absente ? Oui, oui, c'est évident, tu seras longtemps absente... Très longtemps... Tu ne reviendras pas ?... Hélène, tu veux t'en aller... (Un grand silence.) Alors, le plus tôt sera le mieux. Je ferai ce que je pourrai pour que ta liberté te soit

rendue très vite, le plus vite possible... Adieu... (Elle a tenu la tête obstinément tournée du côté opposé au sien, de façon qu'il ne puisse la voir. Il fait un mouvement pour apercevoir son visage. Elle évite son regard. Il répète, interrogatif, comme s'il voulait d'elle une affirmation suprême.) Adieu ?... (Avec un très grand effort, elle se tourne vers lui. Elle le regarde. Elle voudrait répéter « adieu ». Elle ne peut pas. Sa voix ne lui obéit plus. Alors, elle fait seulement de la tête un signe sec, maladroit, qui veut dire « oui ». Henri répète alors d'un ton définitif.) Adieu, Hélène. (Il s'éloigne, mais après quelques pas.) Ah !... Je ne suppose pas que tu tiennes à garder, à prendre avec toi, quoi que ce soit qui te rappelle... nous. Pourtant, si tu voulais conserver quelque chose, des souvenirs, enfin... quelque chose, emporte tout ce que tu voudras.

Il s'éloigne.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Le salon du premier acte. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, puis CHALLANGE

Près d'un meuble bas, dont un tiroir est ouvert devant elle, Hélène est assise, immobile, éclairée par une seule lampe, dans la même robe qu'à l'acte précédent.

HÉLÈNE, se levant brusquement

Qui est-là ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle élève sa lampe.

CHALLANGE

Il vient du parc. Il entre avec précaution. A voix basse.

Hélène !

HÉLÈNE

Vous !

CHALLANGE

Pardonnez-moi !... Je ne peux pas partir de vous !... Tout à l'heure, quand je vous ai quittée, j'ai voulu m'en aller, rentrer... je n'ai pas pu m'éloigner ! Toute ma vie est ici... J'ai vu toutes les lumières s'éteindre. Il n'est resté que celle-ci. Je savais que c'était la vôtre... Et puis, une autre, là-haut...

HÉLÈNE

C'est la sienne. Il s'est enfermé chez lui. Il est là-haut...

CHALLANGE

Vous lui avez parlé ? Il sait maintenant ?

HÉLÈNE

Oui.

CHALLANGE

Vous êtes libre alors ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

HÉLÈNE

Il m'a rendu ma liberté, oui... C'est fini.

CHALLANGE

Alors, quand partez-vous d'ici ?... Quand serez-vous à moi ?

HÉLÈNE

Je... ne sais pas... Je partirai d'ici... demain. Je ne peux plus rester ici... Alors, je... j'irai

à Paris. Je descendrai chez ma sœur aînée. Je resterai là... C'est là que nous pourrons nous voir, en attendant que je sois libre tout à fait...

CHALLANGE

Comment, libre tout à fait ?

HÉLÈNE

Enfin, en attendant que le divorce soit prononcé !

CHALLANGE

Le divorce !... Vous voudriez ?... Non, vous ne voulez pas... Hélène !... C'est impossible !... Vous avez pu penser vraiment à nous infliger ce martyre ! Vous laisseriez notre amour s'énerver dans les délais, dans les remises ! Hélène ! Hélène ! Mais moi, je ne peux plus vous attendre. Mais j'ai besoin de vous, moi, comme de respirer !... Songez que je n'ai rien eu de vous !...

HÉLÈNE

Que voulez-vous donc que je fasse ?

CHALLANGE

Mais que vous veniez me retrouver dès demain !... Chez votre sœur ? Pourquoi ? Non ! Non ! Chez moi ! Chez nous !... C'était cela que j'attendais que vous me disiez !

HÉLÈNE

Demain...

CHALLANGE

Mais oui, demain !... Vous viendrez demain me retrouver ! Et nous nous en irons... Je vous emmènerai !

HÉLÈNE

C'est vrai !... Attendre, maintenant... Il n'y a pas de raison... Je n'avais pas pensé...

CHALLANGE

Mais ce serait une comédie indigne de nous ! Vous le sentez bien !

HÉLÈNE

Oui... Oui...

CHALLANGE

Alors ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas... Décidez tout vous-même... Je ferai ce que vous voudrez...

CHALLANGE

Vous partirez demain matin. Et, en arrivant à Paris, vous vous ferez conduire directement chez moi. Je vous y attendrai. Demain soir. N'est-ce pas ? Demain soir ? Vous viendrez ?

HÉLÈNE

Je serai demain soir chez vous.

CHALLANGE

Hélène !

Il veut l'étreindre.

HÉLÈNE, suppliante, sans force.

Oh ! pas ici !

CHALLANGE, renonçant.

Soit !... Je veux, moi aussi, vous avoir obéi. A demain, donc... Avant de m'en aller pourtant, je voudrais voir votre visage, ce beau visage qui a dit « oui... » Laissez-moi vous regarder !

HÉLÈNE

Vous le voulez ? (Elle s'approche de la lampe.) Voilà... Regardez...

CHALLANGE, surpris.

Vous êtes pâle... Vous avez pleuré !

HÉLÈNE

Moi ? Mais non... Ah ! si, tout à l'heure !... Ce n'était rien. Ce n'est rien. C'est fini.

CHALLANGE

Pourquoi donc avez-vous pleuré ? Il faut me le dire... Vous êtes triste... Mais ce n'est pas triste et douloureuse que je vous veux ! C'est libre, heureuse ! C'est dans la joie qu'il faut que vous veniez à moi !

HÉLÈNE

Qu'allez-vous penser là ? Je suis heureuse, heureuse ! Tout me semble simple et facile à présent que vous êtes là... C'est si bon, cette sensation de ne plus penser, de ne plus s'opposer à soi-même, de s'abandonner au destin, de le laisser tout décider, tout vouloir, d'être aveugle et libre... Je suis heureuse, je vous jure !... Mais, avant que vous arriviez, j'étais toute seule ici, avec cette nuit autour de moi, dans ce silence... toute seule pour prendre congé de toutes ces choses...

CHALLANGE

Hélène, des choses !... C'est vous la forte, c'est vous la grande, qui vous laissez ainsi émouvoir par des choses !...

HÉLÈNE

Ces choses-là, c'est tout moi-même... C'est... C'est... la femme que j'ai été... J'ai eu quelques instants d'angoisse... Toute seule, on se fait des idées... On a un peu peur de son ombre... J'ai peut-être pleuré... Je ne sais plus... N'importe ! Ce n'est rien... Ça ne compte pas... Dès que vous êtes là, il n'y a plus que vous ! (Elle lui prend les mains.) Vous êtes bon d'être venu !

CHALLANGE

Et je vais repartir ! Vous rendre à cette nuit, à ce silence, à cette affreuse solitude !...

HÉLÈNE

Oh! maintenant, je suis très forte!

CHALLANGE

Qui sait? Quand je serai parti, cette angoisse reviendra peut-être... Écoutez-moi... Je ne veux pas vous laisser seule, ce soir... Hélène, c'est maintenant qu'il faut vous en aller!

HÉLÈNE

Qu'est-ce que vous dites?

CHALLANGE

Oui! Je vous emporte!

HÉLÈNE

A présent?

CHALLANGE

Vous n'avez rien à faire maintenant dans cette maison! Vous n'allez pas rester ici avec ces choses qui vous font mal... Épargnez-vous cette inutile veillée funèbre... Venez! Venez!

HÉLÈNE

C'est une folie!... Non... Non... Demain...

CHALLANGE

Pourquoi nous séparer encore? Regardez! (Il ouvre toute grande la porte qui donne sur le parc. On ne distingue rien que la nuit bleue, du bleu liquide des nuits de lune, en été.) Regardez quelle nuit il fait ce soir pour

nous !... Elle nous attend ! Elle nous appelle !... Venez !... Venez !...

Il cherche à l'entraîner. Elle résiste, éblouie.

HÉLÈNE

Non ! Non ! Je ne peux pas !... Taisez-vous ! Taisez-vous !

CHALLANGE

Ne réfléchissez pas ! Laissez-vous emporter... Perdre cette heure serait un crime... Allons-nous-en !... Hélène ! Hélène ! Allons-nous-en !... Et demain, mon amie, ma femme, vous vous éveillerez dans mes bras... Vite ! Vite !

HÉLÈNE

C'est vrai que je suis libre, à présent... (Elle fait un pas vers ce seuil qui semble en effet l'attirer. Puis, se retournant vers l'intérieur de la maison où l'abat-jour de la lampe est doré.) Libre... (Elle se tourne encore vers la nuit. Libre !... Ah ! vous avez raison. Emmenez-moi ! Partons ! D'abord, je ne sais plus ne pas vous obéir. Et c'est mieux peut-être en effet... Et puis, n'importe ! Et puis, je ne peux plus rester... Vous avez raison, il vaut mieux que nous ne nous séparions plus...

Elle s'est avancée doucement vers la porte. Arrivée au seuil, elle va le franchir... Elle s'arrête, oppressée.

CHALLANGE

Vite ! Vite !

HÉLÈNE

Attendez !

CHALLANGE

Vous tremblez ?

HÉLÈNE

Un peu, oui.

CHALLANGE

Vous avez peur ?

HÉLÈNE

Non. Mais... c'est... ce vide en avant... Ce vide tout à coup sous mes pas... Le vertige...

CHALLANGE

C'est le vertige de l'oiseau dont on ouvre soudain la cage, du prisonnier qui sent qu'il s'évade...

HÉLÈNE

Oui, oui...

CHALLANGE

Donnez-moi votre main !

HÉLÈNE, la lui donnant.

La voici... (Mais, de l'autre, elle s'accroche au chambranle de la porte.) Attendez !

CHALLANGE

Qu'est-ce qui vous arrête ?

HÉLÈNE

Attendez... Un instant!... Oui, nous allons partir... Mais ces choses... cette maison... ma maison... Regardez!... Laissez-moi la regarder un instant... Un instant!

CHALLANGE

Vous m'avez dit que j'avais chassé votre tristesse en arrivant. Vous n'allez pas la rappeler!

HÉLÈNE

Avec vous, je ne la crains plus... Et puis, il y a tout de même un adieu nécessaire... Comprenez, cette maison, je ne la renie pas... Je ne la déteste pas... Je ne renie rien d'ici... Je vais vers un autre bonheur, plus fort, plus violent... Mais j'ai été heureuse ici... Vous le savez... Je vous aime... Regardez... Toutes mes années sont là, les légères, les joyeuses, les graves, les terribles...

CHALLANGE, avec reproche.

Moi, je n'ai rien en moi que mon amour pour vous... Du jour où je vous ai connue, rien n'a plus existé pour moi de ce qui était avant vous...

HÉLÈNE

Moi, je suis vieille, mon ami.

CHALLANGE

Les années mortes ne comptent pas!

HÉLÈNE

Je suis entrée ici enfant !

CHALLANGE

Pensez à la femme que vous êtes !

Il essaie de l'entraîner doucement.

HÉLÈNE

J'ai mûri dans cette maison... J'y ai changé, évolué...

CHALLANGE

C'est aujourd'hui que tout commence !

HÉLÈNE

J'ai perdu dans cette maison un petit garçon de quatre ans.

CHALLANGE, la lâchant, surpris.

Vous !... (Plus bas.) On me l'avait dit, c'est vrai !... Je me rappelle...

HÉLÈNE, sans voix, après un temps, et dans une sorte de stupeur.

Vous l'aviez oublié !

CHALLANGE, soudain honteux et gêné.

Vous n'en parlez jamais...

HÉLÈNE, avec une ironie navrante.

Je n'en parle jamais, c'est vrai...

CHALLANGE

A moi, pourtant !...

HÉLÈNE

Quand vous êtes entré tout à l'heure, je mettais à part les portraits de lui que j'emporterai avec moi. (Elle prend ces portraits sur la table et les garde serrés dans ses mains.) Comprenez-vous pourquoi j'ai pleuré, maintenant ? Approchez-vous... Je ne vous vois pas dans toute cette ombre... C'est moi maintenant qui ai besoin de regarder votre visage... Comme c'est fermé, un visage d'homme ! (Elle le contemple longuement, comme si elle le voyait pour la première fois.) C'est effrayant que vous puissiez ne pas savoir une chose pareille !... C'est effrayant que vous me connaissiez si peu !...

CHALLANGE

Je vous ai toujours vue si vite, si mal !

HÉLÈNE

C'est vrai... Nous nous sommes très peu vus... Je vous parlais sans cesse en moi, mais à vous je n'ai presque rien dit... Vous ne me connaissez pas... Vous ne savez rien de moi !...

CHALLANGE, essayant de l'entraîner.

Pourquoi vous faire souffrir ainsi ?... Laissez ces choses qui vous font mal... Ce passé vous

fait mal... Détournez-vous de lui... Ne restez pas penchée sur lui !

HÉLÈNE

Passé ! Est-ce que de telles choses passent ?... Tout cela est aussi présent que le jour où j'étais la femme la plus malheureuse du monde... Ces choses sont en moi... C'est d'elles que je suis faite... C'est elles que vous emportez... (Elle jette un long regard attristé autour d'elle.)

CHALLANGE, gravement.

Je réclame dans votre cœur la place libre, Hélène, toute la place... Je crois que je la remplirai... (Elle le regarde. D'un ton de reproche triste et tendre.) Vous me demandez de vous aider à vous souvenir, moi qui ne veux au monde que vous faire oublier !... (Hélène dépose sur la table les portraits qu'elle avait gardés dans ses mains. Ardemment.) Je vous aime !... Vous ne sentez pas quelle puissance de vie, de recommencement, de départ, il y a dans ce mot ?... Venez ! Venez !

HÉLÈNE

Non ! non ! Demain...

CHALLANGE

Hélène !

HÉLÈNE

J'irai vous retrouver demain. Cela vaut

mieux. (Devant son geste de révolte.) Vous-même, vous m'aviez dit d'abord d'aller vous retrouver demain !

CHALLANGE

Mais vous avez senti que ce n'était pas possible, qu'il faut nous en aller ensemble, maintenant !

HÉLÈNE

Non ! Non ! C'était une folie. Une femme comme moi ne s'enfuit pas ainsi, la nuit, en se cachant !... Ne m'abîmez pas, mon ami !... Laissez-moi m'en aller au grand jour, comme je dois... Et puis, réfléchissez... Nous sommes tout de même dans la vie... J'ai des préparatifs à faire...

CHALLANGE, dans un grand renoncement, douloureux.

Ah ! comme vous êtes raisonnable !

HÉLÈNE

A demain !... Partez, à présent !... Qu'est-ce que je vous demande, en somme ?... Quelques heures... Demain, nous y sommes... C'est tout à l'heure... Vous pouvez me donner quelques heures, à moi qui vous donne toute ma vie !

CHALLANGE

Vous m'aimez ?

HÉLÈNE

Je vous aime.

CHALLANGE

A demain...

Il part. Elle regarde autour d'elle avec une expression d'angoisse, de solitude... Elle frissonne .. Elle reste un moment immobile sur le seuil, dans la porte ouverte... Puis, elle fait un pas au dehors, lève la tête vers l'étage supérieur, et regarde... Elle rentre. Elle referme la porte. Elle va lentement à l'autre porte, qui ouvre sur les appartements, et appelle : Henri !... (Puis, plus fort :) Henri !... (Mais elle a entendu son pas; elle rentre en scène, craintivement.)

SCÈNE II

HÉLÈNE, HENRI

HENRI, la mise désordonnée, les traits défaits.

Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu me veux?

HÉLÈNE

Un mot, s'il te plaît... Un seul mot!

HENRI

Tu ne m'as donc pas tout dit! Je ne t'ai donc pas tout dit!... Je t'écoute. Qu'est-ce qu'il y a?... Je t'en supplie, fait vite!

HÉLÈNE

Voilà... Tu sais qu'il y a là... là, dans ce meuble-là... les choses que j'avais conservées... Tu te rappelles?... De petites choses, et puis, toutes ses photographies...

HENRI

Alors ?

HÉLÈNE

Alors, je... J'ai pensé... J'ai voulu que tu saches... que tout est là... Je n'en emporte rien... Je te laisse tout... Tu vois... Tout est là...

HENRI

Ah !... Je ne comprends pas... C'est pour ça que tu m'appelles ?

HÉLÈNE

Je ne veux pas te prendre ces choses. Ce n'est pas moi qui dois les avoir, je le sais. Leur place n'est plus à côté de moi.

HENRI

Ah ! C'est pour moi que tu les laisses !... Tu peux les emporter, alors. Moi, je n'en veux pas !

HÉLÈNE

Comment ! Tu... tu ne veux pas... ses portraits ?

HENRI

Je ne veux rien de ce qui est ici... Toi, tu prétends tout oublier, mais tu veux que, moi, je me souvienne ! Tu me confies le soin d'élever des chapelles à tout ce que tu abandonnes !...

Eh bien, ne compte pas sur moi! Je veux oublier, moi aussi!

HÉLÈNE

Oh! je comprends... C'est naturel... Je comprends que tu repousses avec exécration tout ce qui te rappellerait moi... Mais lui!... Ce n'est pas possible!... Lui, il ne t'a pas fait de mal!...

HENRI

Assez! Tais-toi! Je t'ai répondu! Il est étrange que ce soit toi qui évoques le passé avec cette obstination... Ce qui est mort n'a pas été, n'a pas existé! C'est fini! Notre enfant est mort... Il est mort... Et c'est ta chance qu'il soit mort!

HÉLÈNE

Oh!

HENRI

C'est cela qui te libère... Va refaire ta vie, va! Va vite! Et laisse-moi oublier la mienne... Entre nous, il n'y a rien eu! Tout est rayé. La page est blanche. La vie commencera demain. Je ne te connais pas. Va-t'en! Va!

HÉLÈNE

Sois tranquille! Je vais partir... Mais, n'est-ce pas, c'est pour me punir, c'est pour me faire souffrir que tu me dis tout cela? Il y a des sou-

venirs qu'on ne peut pas renier, qui sont entrés dans notre chair!... Tu ne pourras tout de même pas faire que son image ne soit en toi!

HENRI

Si elle y est, je l'en arracherai! Oui, la sienne avec toutes les autres! Car tu as tout empoisonné!... C'est la dernière minute qui compte. C'est à travers cette minute-ci que je verrai toujours tout le reste à présent... Mais j'arracherai tout, je te dis! Je veux le vide en moi, total!

HÉLÈNE

Comme tu es dur! Mais c'est affreux ce que tu dis là... Ton petit garçon!... Rappelle-toi comme tu disais : « Mon petit garçon! » Tu ne pourras pas!... Tu l'as trop aimé!... Rappelle-toi!... Henri!... Henri!... Rappelle-toi!...

HENRI, avec une crispation de souffrance.

Ah! c'est insoutenable!... Assez! Assez! Tais-toi! N'en demandons pas trop à nos nerfs! Tu me fais mal!

Il sanglote. Un sanglot d'homme, brusque.

HÉLÈNE, avec soudain, sur son visage en larmes, une sorte d'éclairement joyeux.

Ah! Tu vois bien!... Tu vois bien qu'il est encore en toi, que tu ne peux pas l'écarter!

HENRI

Oui, oui... Je comprends maintenant où tu voulais en venir ! Tu avais peur que je ne souffre pas assez !... Hein ? Dis ! Tu voulais me voir souffrir ?... Eh bien, te voilà satisfaite ! En voilà assez, à présent !... Laisse-moi !

HÉLÈNE, dans un cri de détresse.

Attends !

HENRI

Mais qu'est-ce que tu me veux, enfin ?... Qu'est-ce que ton enfant a à faire dans un pareil moment ?... Il ne s'agit pas du passé, mais du présent ! Il ne s'agit pas de ton enfant ! Il s'agit de nous ! Laisse-moi tranquille avec ton enfant, à la fin !

HÉLÈNE, s'accrochant à lui.

Écoute ! Je te parlais de lui... Mais je pensais à nous... Henri !... Rappelle-toi !... Je n'étais pas tellement mère...

HENRI

Qu'est-ce que tu as à me dire de nous, alors ?... Dis vite !

HÉLÈNE

Je ne sais pas... Mais j'ai besoin de te parler... Nous nous sommes quittés si brusquement ! Henri !... Tu as bien vu, là, tout à l'heure,

dans le jardin... J'étais... Je ne pouvais pas parler... Je n'ai pas voulu partir ainsi, sans t'avoir dit...

HENRI

Naturellement!... Nous nous étions quittés proprement, sans laideurs... Cela ne te suffisait pas... Il te fallait des pleurs, des paroles, des cris!...

HÉLÈNE

Il fallait que j'entende ta voix... Parle-moi... Ce que tu me dis, je le mérite... Parle... Parle...

HENRI

Après ce que nous nous étions dit, tu ne pouvais pas disparaître? Tu n'as même pas eu cette pudeur de disparaître!

HÉLÈNE

J'ai essayé... Je n'ai pas pu...

HENRI

Pourquoi?

HÉLÈNE

Je ne sais pas... Je n'ai pas pu...

HENRI

Ah! (Il la regarde. Un temps.) Que veux-tu que je te dise?... Tant pis!... Mieux eût valu nous épargner à tous les deux cette scène, inutilement

pénible... (Hélène pleure. Il reprend, plus doucement.) Je retiens qu'avant de partir, tu as tenu à me marquer de l'émotion... C'est bien cela?... Et maintenant...

Il va sortir.

HÉLÈNE

Ne t'en vas pas ! (Il se retourne.) J'ai peur... Ne me laisse pas toute seule... (Il la considère avec un étonnement hautain.) Retiens-moi ! Garde-moi ! Henri ! Je suis ta femme !

HENRI

Tu oublies qu'un autre t'attend, que tu t'es promise à un autre !,.. Nous ne nous sommes plus rien ! Va-t'en ! Tu ne m'es plus rien !

HÉLÈNE

Si tu en es sûr, chasse-moi... J'obéirai. Dispose de moi... Mais réfléchis, je t'en conjure !... Pense à ce que tu vas faire, Henri !... Pour moi, partir de toi, c'est me perdre moi-même... Sans toi, je n'ai plus rien à dire... Je suis une part de toi... Sans toi, je ne suis plus rien...

HENRI

Tu voulais t'en aller, pourtant ! Il fallait bien que tu aimes cet homme pour vouloir t'en aller !

HÉLÈNE

Je voulais m'en aller... C'est vrai...

HENRI

Tu vois bien que tu l'aimais ! Réponds ! Dis ! Tu l'aimais ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas... Aimer, qu'est-ce que cela veut dire ?... J'ai été prise dans un orage où je ne me connaissais plus, emportée malgré moi par quelque chose d'obscur qui m'exaltait en me laissant une incertitude, un effroi... S'il faut appeler cela de l'amour, je l'aimais... Mais je ne l'aimais pas, puisque je n'ai pas pu partir... Henri, je ne t'ai pas menti. J'ai vécu au clair devant toi. Alors, juge toi-même... Décide... Moi, ce que je peux dire, c'est que j'ai bien souffert... Depuis deux mois, si tu savais comme j'ai souffert !

HENRI

Des mots, tout cela ! Je t'ai vue folle, bouleversée ! Cet homme est entre nous, maintenant, à jamais ! Je voudrais t'écouter, te croire, je ne pourrais pas ! Il y a quelque chose entre nous de brisé... Car, puisque tu as cru l'aimer, tu l'as aimé... En admettant que tu ne l'aimes plus, comment veux-tu que j'oublie jamais que tu l'as aimé !

HÉLÈNE

Oh ! Tu pourrais si tu voulais, car dans cet amour-là, il n'y a guère d'amour... Du moment

où j'ai pu penser que je ne t'aimais plus autant, que tu n'étais plus tout pour moi, je me suis sentie seule, mais seule ! Dans le pire de ma folie, dans ma plus grande exaltation, si tu savais comme j'étais seule !... J'ai essayé de lui parler... Eh bien, je te le dis. Écoute-moi. Crois-moi... Dans cette sorte d'amour-là, on est tout seul... Tout à l'heure, en te revoyant, là, si dur et si douloureux, j'ai compris comme je t'aime et tout ce que tu es... Nous avons été si heureux et si malheureux tous les deux !... Tu me connais. Tu es mon foyer, ma famille. Tu es moi... Si je l'avais suivi, je le sens à présent avec une force immense, je n'aurais jamais pu être vraiment sa femme. Il aurait eu à ses côtés, toute sa vie, la femme d'un autre homme... Lui-même, un moment, l'a senti !... Dis, maintenant, puisque ce mot-là te tourmente, des deux forces qui me déchiraient, laquelle était l'amour ? Dis, laquelle crois-tu qu'il faille appeler l'amour ?... Tu ne réponds pas ?... Tu ne dis rien ?... (Avec angoisse.) Henri !

HENRI

C'est que... je ne sais plus moi-même où j'en suis... Je ne sais plus ce que je pense... Je sais que tu m'as fait mal et que j'ai mal... Voilà tout.

HÉLÈNE

Si mal ? C'est vrai ?... Pourtant, quand je t'ai

parlé, ce soir, et quand nous nous sommes dit cet effroyable adieu, tu avais l'air tellement calme !

HENRI

Oh ! c'est que j'avais tant pensé à cette fin !... L'attitude était prise d'avance... D'ailleurs, il y a toujours, à la minute suprême, l'orgueil qui monte et qui vous sauve... Mais quand j'ai été seul là-haut, quand il n'y a plus eu que moi en face de moi, tous les instincts de possession, de domination, de bataille, de sang même, ont pris leur revanche... Ah ! ça n'a pas été joli !

HÉLÈNE

Henri !

HENRI

Il en a fallu un effort pour venir à bout de moi-même, de la douleur et de la rage qui m'étouffaient !... Et quand, enfin, j'eus tout dompté, je n'ai tout de même trouvé en moi que ma défaite... Je ne t'aimais plus. Non, je ne t'aimais plus, Hélène... Mais je ne m'aimais plus moi-même... J'avais laissé dans cette bataille l'orgueil de moi, le goût de moi... L'homme et la femme sont solidaires...

HÉLÈNE

Alors, tu ne pourras jamais me pardonner ?

HENRI

Tu vois bien que je recommence à te dire tout comme à moi-même, à penser tout haut devant toi !

HÉLÈNE

Alors... tu me gardes ?

HENRI

Alors... tu restes ?

HÉLÈNE, un grand élan vers lui

Henri !...

HENRI, malgré lui, 'écartant

Non... Pas encore... Plus tard... Un peu plus tard... Plus tard...

HÉLÈNE, avec désespoir.

Ah ! Tu n'oublieras pas ! Tu m'en veux !

HENRI

Non, je ne t'en veux pas... Je ne t'en veux pas, je t'assure... Et même, en y pensant... (Il hésite. Il la regarde. Avec une tendresse contenue et timide.) Non, je ne t'en veux pas... (Puis, avec du respect et de l'admiration.) Tu t'es bien défendue. (Le visage d'Hélène s'éclaire. Mais Henri, soudain rembruni par le pincement du souvenir.) Mais plus tard... Laisse-moi le temps de me reprendre... Monte. Va te reposer... Je suis encore un peu étourdi. Ce n'est rien. Ça passera... Ça va passer... Laisse-moi un peu...

Va... Va... Ne t'occupe pas de moi... (Hélène recule et s'écarte... Il s'assied, dans une grande lassitude. Il reste ainsi, la tête dans ses mains. Un temps. Hélène se tient à l'écart, immobile et muette. Henri enfin relève la tête. Il se lève. Il regarde autour de lui comme un homme qui sort d'un abîme. Il aperçoit Hélène frissonnante, qui n'a pas bougé.) Tu es là ?... Qu'est-ce que tu fais là ?... Monte, voyons ! Tu es d'une pâleur !... Tu n'en peux plus... Monte vite. Tâche de dormir un peu... Il doit être une heure impossible... Il va faire jour... Allons ! Allons ! Va te reposer... Il fait très froid... Et tu es là, à peine couverte... La porte n'est même pas fermée !... (Hélène fait un pas, lentement, pour se retirer. Il ferme la porte sur le parc.) Attends ! Assieds-toi là un instant.

Il prend dans un coffre, près de l'âtre, une brassée de branches de pins. Elle le regarde faire avec des yeux étonnés et inquiets

HÉLÈNE, d'une voix mal assurée.

Oh !... Qu'est-ce que tu vas faire ?... Tu vas faire du feu ?

HENRI

Une flambée d'aiguilles de pins... Tu grelottes !

HÉLÈNE

Oh ! Mais ce n'était pas la peine ! (Il s'est agenouillé devant le feu. Elle s'approche timidement.) Donne, alors. Je vais le faire.

HENRI, d'une voix froide, détachée.

Non.

Elle recule, toute gênée d'être inutile Il se relève, tandis que les brandes pétillent.

HÉLÈNE

Quel mal je te donne !

HENRI, de la même voix froide

Assieds-toi. (Elle hésite, retenant ses larmes. Plus impératif.) Assieds-toi ! (Elle obéit, timidement.) Chauffe-toi.

Elle est assise devant le feu et tout illuminée par la flamme du foyer. Il s'éloigne. Il va sortir... Hélène essaie de contenir un sanglot qui monte, qui monte, et qui enfin la secoue toute... Henri s'arrête. Il regarde ce corps prostré devant ce feu... Il se rapproche d'elle, reste un instant debout derrière elle, hésitant, se penche enfin et brusquement, avec une espèce de fougue tendre, lui saisissant la tête à pleines mains, lui met un baiser dans les cheveux, un baiser qui ne se relève plus. Elle se retourne. Elle tend vers lui, ardemment, son visage mouillé. Il l'enveloppe, comme une petite, dans ses grands bras.

RIDEAU

De cet ouvrage, imprimé par Arrault et Cie, de Tours, il a été tiré un nombre illimité d'exemplaires sur papier d'alfa et 275 exemplaires sur papier à la forme de Rives, numérotés de 1 à 275, plus 25 hors commerce.

5166



